JOHANNA

VIE DE MÈRE MARIE-JOSEPH BUTLER

de

MARYMOUNT

Religieuse du

SACRÉ-CŒUR *de* MARIE

JOHANNA

Vie de Mère Butler

DE

MARYMOUNT

◆

Adapté de l'Anglais

par

Rose WORMS BARRETTA

Lauréat de l'Académie Française

avec

Illustrations

de

Claude CHOPY

AVANT-PROPOS

LA-HAUT, dans les mers lointaines, à côté de l'Angleterre, se trouve une belle île toute enveloppée de l'écharpe légère de ses brumes argentées. Vertes sont ses prairies, mauves, toutes mauves sont ses landes sauvages couvertes de bruyères à l'infini. Des cascades de diamants ruissellent des noirs rochers de granit, des rivières de cristal coulent entre les berges douces.

Tout y parle de paix et de contentement.

C'est la Terre des Saints et des Clercs, c'est l'Irlande, le pays où le doux peuple paisible danse le soir aux sons des pipeaux en chantant encore les vieilles chansons qui réjouissent le cœur. Ce n'est pas seulement le pays des légendes, des fées et des lutins, c'est surtout le pays qui se souvient fidèlement de son grand Patron : Saint Patrick, celui qui évangélisa naguère cette terre encore païenne. Les ruines des anciens monastères se mirent toujours dans le miroir des lacs et le vent qui souffle sur les grosses tours rondes semble y faire vibrer l'écho des prières passées.

C'est la Terre où le soleil est doux et les brumes légères, les habitants paisibles; leur sourire est heureux, leur regard serein, leur parole bienveillante.

La terre fidèle à ses Saints, la terre chère à jamais au cœur de ses enfants : c'est la Verte Irlande!

I

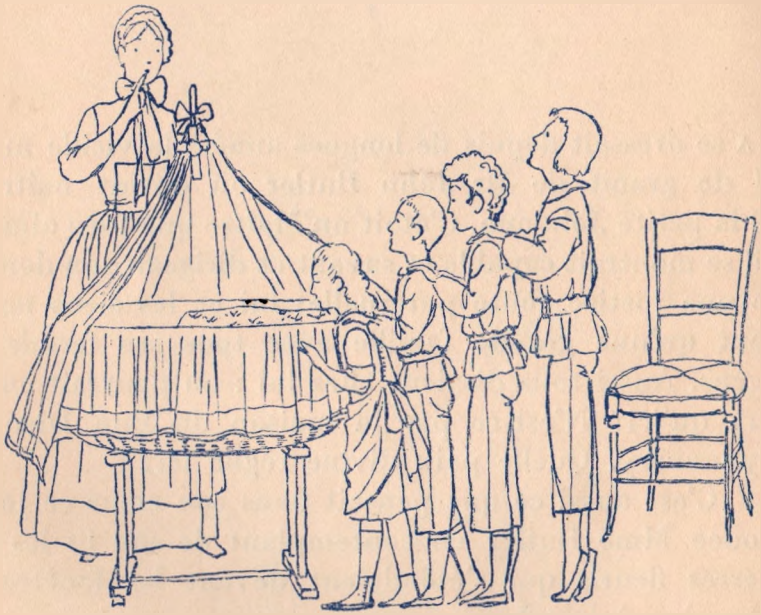
Là se dressait depuis de longues années la vieille maison de granit de Mr John Butler où devait naître en 1860 la petite Johanna. C'était un Maître que tous aimaient car il se montrait capable et savant et dirigeait son domaine avec une justice toute paternelle; lui et les siens ne formaient qu'une grande famille avec tous ses fermiers et ses gens. Aussi tous disaient chez lui : où pourrait-on être mieux qu'ici? N'est-ce pas la maison du Bon Dieu que Ballynunnery. Quelle paix divine règne ici!

C'est aussi ce que pensait dans son cœur ce jour-là la douce Mme Butler en contemplant de son lit les frais parterres fleuris qui s'étendaient devant les fenêtres de sa chambre à coucher.

Quatre enfants déjà peuplaient l'heureuse demeure. Trois garçons et une fille et voilà qu'aujourd'hui on vient de leur apprendre une grande nouvelle : une petite sœur est arrivée ce matin.

Pat, John et Tom aimeraient bien mieux un petit frère, mais petite Mary est si contente qu'ils n'osent pas trop le lui dire.

Tous les quatre, à la queue leu leu, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit, viennent d'entrer à la nursery où Donny, la nounou, un doigt sur les lèvres, leur montre le berceau.



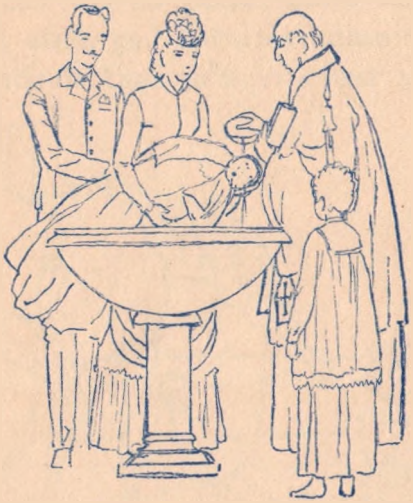
Tous les quatre se penchent curieux et vaguement inquiets. Un tout petit bébé y repose enveloppé de dentelles.

— Qu'elle est petite ! dit Tom désappointé.

— Bien sûr, une fille ce n'est jamais grand chose ! répond Pat avec dédain. Et Mary a l'air si heureux, que John qui allait se moquer se tait en la regardant. Elle a

un sourire extasié et pense secrètement : une petite sœur, une petite fille comme moi ! Johanna, alleluia ! alleluia !

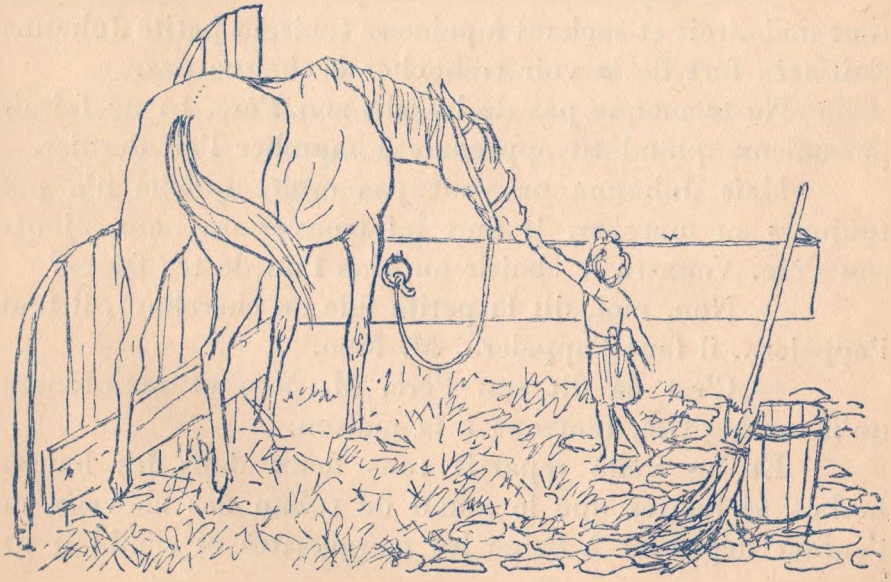
Alleluia ! C'est aussi ce que devaient répéter M. et Mme Butler, et le Parrain et la Marraine, et tous les enfants quand, à quelque temps de là, ils conduisirent le baby à l'église pour son baptême pendant que toutes les cloches se mettaient à sonner et à carillonner...



II

Père, croyez-vous qu'il aimerait aussi croquer une pomme? demande Johanna en tendant au grand cheval un quartier sur sa petite main ouverte.

Oh oui il aime ça! Ecoutez comme il croque fort! Oh Père, je voudrais tant m'asseoir sur son dos.



Et son Père, qui la gâte beaucoup, enlève le baby dans ses bras et le hisse sur le large cou du grand cheval. Elle rit aux éclats et ne veut plus descendre.

— Alors Johanna, j'irai donc sans toi voir le petit veau qui vient de naître?

— Oh non. Emmenez-moi. Et sans attendre qu'il l'enlève, Johanna se laisse glisser toute seule du haut du grand cheval jusqu'à terre où elle tombe toute pelotonnée comme un petit chat, sans se faire de mal.

Et les voilà tous deux partis dans les prés humides où traînent encore des voiles de brumes, à la recherche du jeune veau.

Près d'une barrière blanche ils le trouvèrent à côté de la vache, déjà debout sur ses pattes efflanquées, mais tout maladroit et sachant à peine se tenir, et petite Johanna riait très fort de le voir trébucher à chaque pas.

Ne te moque pas de lui, dit son Père, tu ne faisais pas mieux quand tu apprenais à marcher l'an dernier.

Mais Johanna ne veut pas croire qu'elle n'a pas toujours su marcher. Il faut lui trouver un nom, ajoute son Père. Veux-tu le choisir ou bien l'un de tes frères?

— Non, moi, dit la petite fille en cherchant, il faut l'appeler... il faut l'appeler... M. Moo.

— C'est ça dit son Père, M. Moo et maintenant qu'il est baptisé, rentrons à la maison.

Et les voilà repartis tous deux dans les hautes herbes, si hautes que le nœud de ruban des cheveux de l'enfant dépassait à peine les marguerites et semblait un

papillon bleu qui voltigeait au-dessus d'elles. Puis ils entrèrent sous les arbres dans la forêt un peu mystérieuse. Et tout d'un coup ils entendirent des voix, des rires, des cris...

— Sais-tu ce que c'est? demanda son Père.

— Oh ça doit être les garçons qui font des bêtises, répliqua Johanna avec assurance.

— Pas du tout. Ce sont les garçons qui ont préparé une belle surprise à leur petite sœur. Regarde! Ils avancèrent encore et découvrirent dans une clairière, Mme Butler Donny, Ellen, Mary assises devant un merveilleux pique-nique. Et les garçons se mirent à chanter : Heureux anniversaire! Heureux jour de naissance! Vive les trois ans de Johanna!

Et tous reprirent en chœur :

Johanna a 3 ans! Vive Johanna! Et il semblait que toutes les feuilles des arbres, tous les rayons du soleil, tous les gosiers des petits oiseaux répétaient en chœur. Vive les 3 ans de Johanna!!

III

Que Maman aimerait cette belle pomme rouge ! se dit Johanna (elle avait peut-être 5 ans), un jour que son frère Pat l'avait gentiment installée sur une des basses branches du pommier avant d'aller se promener avec des camarades.

Et sans se soucier d'être toute seule dans l'arbre, sans songer si elle pourrait y arriver, la voilà qui se met à

grimper de branches en branches comme un petit écureuil jusqu'à la belle pomme brillante pendue tout là-haut, là-haut, à la plus haute branche de l'arbre !

Par bonheur son Père passant par là aperçoit sa petite fille au faîte de l'arbre ! Terrorisé il l'appelle, grimpe à son tour la saisit dans ses longs bras et la ramène au sol, lui évitant ainsi une chute dangereuse.

Johanna riait, très fière de son exploit. Et son Père, un peu inquiet, songeait que sa petite fille était un véritable, un franc luron... mais songeait aussi qu'elle avait su ainsi prouver sa propre valeur aux yeux de ses frères !

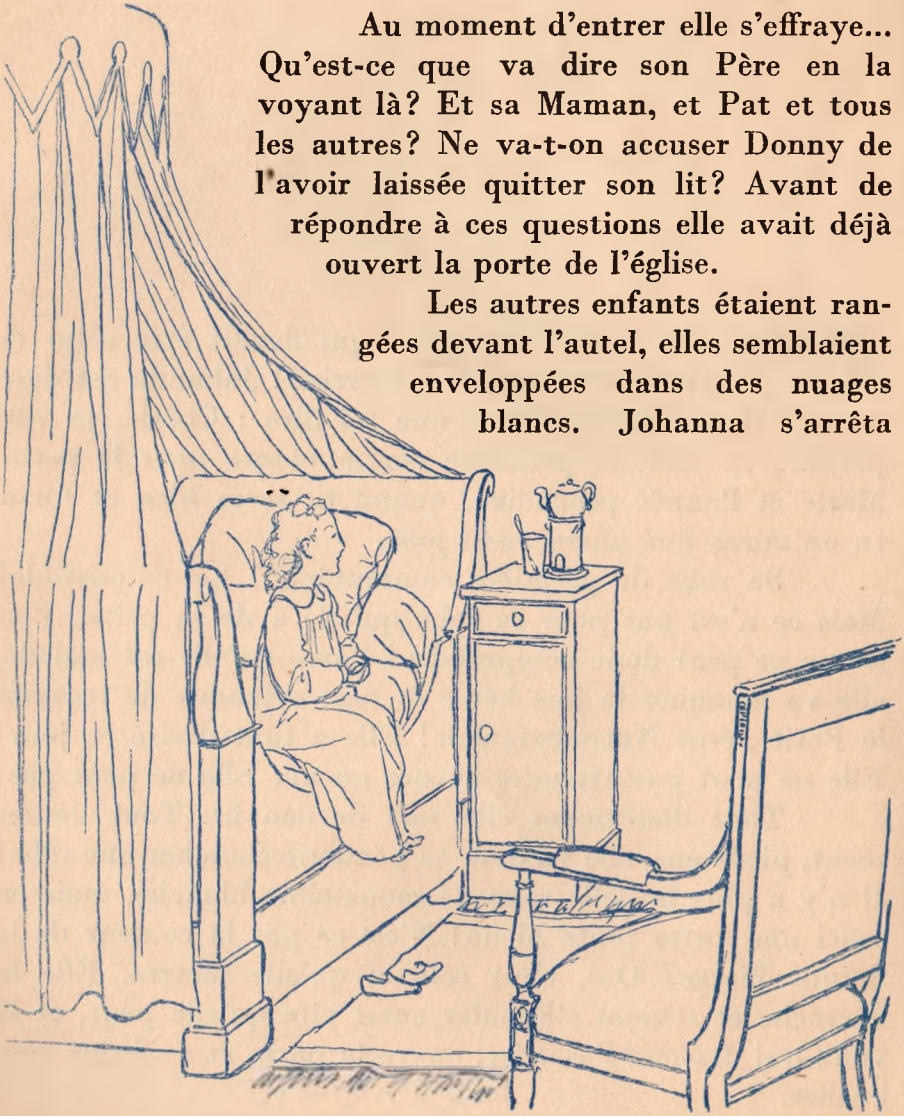
La vie était heureuse et gaie pour les enfants à Ballynunnery. Souvent dans les beaux jours d'été leurs parents recevaient des voisins et des amis, et tous les enfants jouaient ensemble à mille jeux dont le plus passionnant, pour les petites filles, était de se costumer avec de vieux atours dénichés dans des malles au grenier ! Mais pour Johanna rien n'était meilleur que l'Heure de Notre-Dame ! Elle aurait abandonné tous les jeux pour parer de fleurs l'autel de la Sainte Vierge et quand son Père réunissait tous les siens pour la récitation du Rosaire en famille, Johanna était la plus pressée à venir se jeter aux pieds de Notre-Dame !

IV

JOHANNA est malade et le jour qui devait être celui de sa première communion est arrivé! Johanna est dans son lit et sa maman est venue lui dire : Chérie, je vais prendre ta robe de première communiante pour la petite Marie et l'année prochaine, quand tu seras bien et forte, tu en auras une autre aussi jolie.

Sa robe de première communion!! Est-ce possible? Mais ce n'est pas pour sa robe qu'elle a de la peine. Personne ne peut donc comprendre! Parce qu'elle est malade, elle va manquer la joie bénie et tant attendue de recevoir le Petit Jésus Notre-Seigneur! Elle a tant désiré ce jour! Elle ne peut pas attendre encore un an. Elle ne peut pas!

Tout doucement elle sort de son lit. Tout doucement, pieds nus, elle va dans sa penderie chercher une robe! Il n'y a plus la belle robe de mousseline blanche, mais en voici une autre toute bleue! N'est-ce pas la couleur de la Sainte Vierge? Oui, c'est celle-ci qu'elle mettra. Elle la décroche et revient s'habiller aussi vite qu'elle peut, et la voilà qui descend l'escalier, ouvre la porte et se dirige vers l'église.



Au moment d'entrer elle s'effraye... Qu'est-ce que va dire son Père en la voyant là? Et sa Maman, et Pat et tous les autres? Ne va-t-on accuser Donny de l'avoir laissée quitter son lit? Avant de répondre à ces questions elle avait déjà ouvert la porte de l'église.

Les autres enfants étaient rangées devant l'autel, elles semblaient enveloppées dans des nuages blancs. Johanna s'arrêta

une seconde, puis, suivant le tapis, marcha vers les autres. De sa place Mme Butler vit sa fille, vêtue de bleu, mains jointes et les yeux baissés se diriger vers l'autel. Elle contempla un moment le Tabernacle et murmura doucement : « Jésus, me voici ! »

V

PARMI ses frères, ses sœurs, ses petites amies, Johanna grandissait et devenait chaque jour une enfant plus sage et plus gentille. Elle obéissait à ses parents, travaillait bien à l'école et écoutait l'enseignement du Révérend Père Cody leur aumônier. Molly Harrington, sa petite amie favorite cherchait toujours à s'asseoir près d'elle sur le banc et toutes deux trouvaient trop courte l'heure de l'instruction religieuse et trouvaient leur plus grande joie à chanter les cantiques que Miss Darcy accompagnait au piano.

Avant la joie du Dimanche, le samedi était le meilleur jour de la semaine pour la petite fille qui le consacrait à cueillir toutes les plus belles fleurs du jardin pour en décorer la chapelle et à la fin de la journée sa mère l'emmenait souvent avec elle au Salut. Parfois elle était encore en costume de cheval à cette heure-là et courait vite se changer en toute hâte pour ne pas la faire attendre.

Sa mère souriait en elle-même en la regardant. Certes elle était habituée à voir grandir ses enfants mais Johanna avait quelque chose de différent des autres et à

la voir toujours si obéissante, si aimable, si empressée à bien faire, elle songeait à un autre Enfant qui, il y avait beaucoup, beaucoup d'années, grandissait, là-bas, en grâce et en sagesse, et elle remerciait Dieu dans son cœur.

Un jour de Noël que les enfants se rendaient en voiture avec leur mère à une fête chez les Harrington, Johanna s'informa pourquoi Peggy O'Hearn n'irait pas. Un peu embarrassée sa maman lui expliqua que Peggy était d'une famille très pauvre et que son manteau avait un air un peu trop misérable. Alors tous les enfants offrirent de lui donner leurs jouets pour Noël et même quelque chose de vraiment bien; peut-être un beau manteau? et des bonbons et des gâteaux et des fruits et tant et tant de choses que Mme Butler heureuse de voir ses enfants si généreux dit en souriant qu'elle demandera au Père Cody de lui indiquer d'autres familles nécessiteuses, afin qu'ils puissent apporter leurs jouets dans plusieurs foyers, répandant aussi l'esprit de Noël, l'esprit d'amour et de charité.

VI

Souvent le Père Cody venait à Ballynunnery où il était toujours accueilli avec joie par toute la famille. Un beau jour du mois d'août où il était resté particulièrement longtemps comme il se disposait à prendre congé, les enfants proposèrent de l'accompagner jusqu'au presbytère et Johanna lui réclama une histoire de l'évangile qu'il leur raconterait tout le long du chemin. Autour d'eux les champs de blé ondulaient sous le soleil comme de grandes vagues d'or.

Il dit pensivement : « En vérité la moisson est grande et il y a peu de laboureurs. Prions le Seigneur d'envoyer des laboureurs pour faire sa Moisson... Puis il regarda Johanna : Peut-être mon histoire sera-t-elle trop sérieuse pour une aussi jeune? cependant je crois que vous comprendrez Johanna. Enfants ! c'était par une belle journée comme celle-ci que le Seigneur se promenait avec ses Apôtres, le ciel était aussi bleu et les champs aussi dorés. Il leur parlait de la moisson — la moisson des âmes ! Juste comme les hommes d'ici moissonnent le blé pour le rassembler dans la grange, Jésus réclame des aides pour sa récolte ;

pour faire entrer des âmes dans le ciel. Vous savez, votre père et votre mère se montrent deux bons laboureurs de Dieu en élevant chrétiennement leurs enfants. Un jour, peut-être serez-vous aussi des moissonneurs du Christ. Peut-être Dieu vous demandera-t-il de quitter l'Irlande pour aller en terre étrangère lui chercher des âmes et alors vous devrez dire : Oui, Seigneur, je veux être votre moissonneur, je veux aider les autres à vous aimer comme je vous aime moi-même. Demandez à Notre-Dame quelle doit être votre réponse et elle vous apprendra comment donner beaucoup d'âmes à son Fils.

Le Père Cody les bénit d'un signe de croix : Veuillent Jésus et Marie faire de vous de bons et généreux enfants.

Johanna dit seulement : Père, votre histoire était magnifique s'il vous plaît, venez souvent nous en dire d'autres.

Et les enfants s'en retournèrent lentement à travers les champs mûrs pour la moisson.

VII

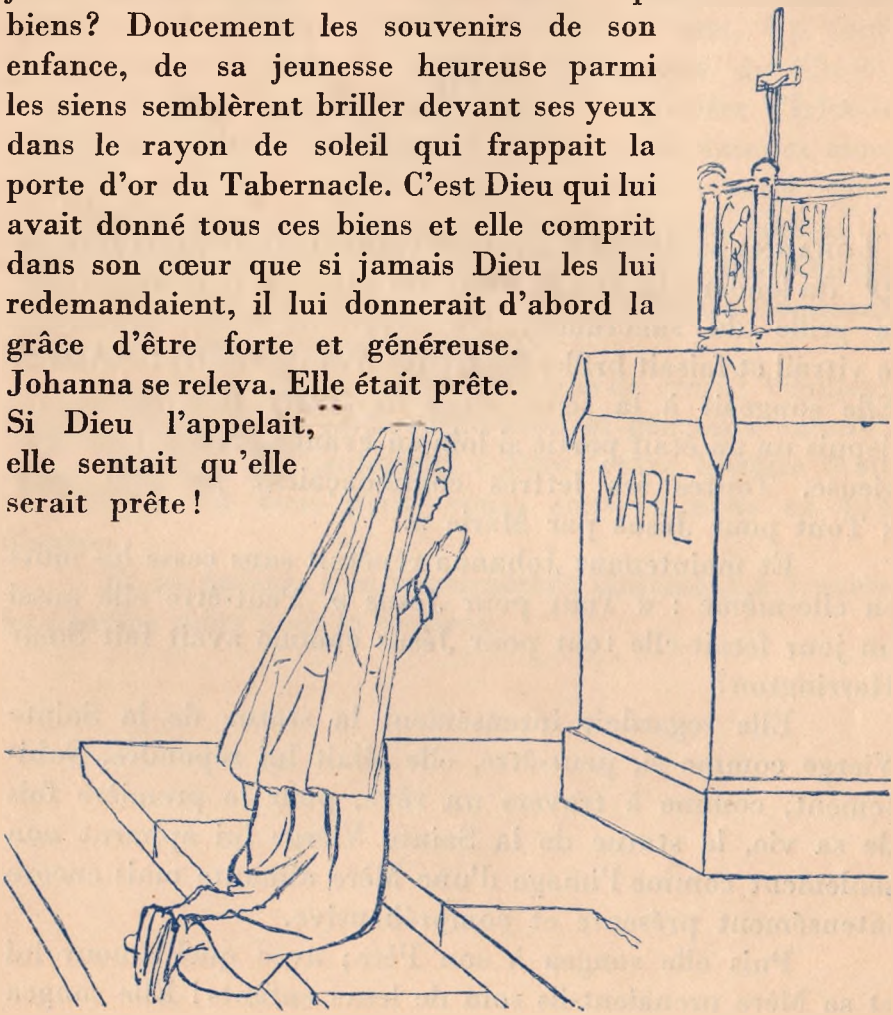
JOHANNA avait fini d'arranger l'autel pour la grand'-messe du lendemain et elle resta un moment pensive devant la grille du sanctuaire. Un rayon de soleil traversait le vitrail et faisait briller les lettres d'or de l'autel : MARIE. Elle songeait à la sœur aînée de Molly Harrington qui depuis un an était partie si loin en France pour se faire religieuse. Toutes ses lettres commençaient par ces mots « Tout pour Jésus par Marie ».

Et maintenant Johanna répétait sans cesse les mots en elle-même : « Tout pour Jésus ». Peut-être elle aussi un jour ferait-elle tout pour Jésus comme avait fait Sœur Harrington?

Elle regardait intensément la statue de la Sainte Vierge comme si, peut-être, elle allait lui répondre. Subitement, comme à travers un rêve, pour le première fois de sa vie, la statue de la Sainte Vierge lui apparut non seulement comme l'image d'une Mère aimante mais encore intensément présente et compréhensive.

Puis elle songea à son Père; avec quel amour lui et sa Mère prenaient-ils soin de leurs enfants! Elle songea

à ses frères et sœurs, à son foyer bien aimé! Pourrait-elle jamais abandonner ses trésors? Vivre séparée de tant de biens? Doucement les souvenirs de son enfance, de sa jeunesse heureuse parmi les siens semblèrent briller devant ses yeux dans le rayon de soleil qui frappait la porte d'or du Tabernacle. C'est Dieu qui lui avait donné tous ces biens et elle comprit dans son cœur que si jamais Dieu les lui redemandaient, il lui donnerait d'abord la grâce d'être forte et généreuse. Johanna se releva. Elle était prête. Si Dieu l'appelait, elle sentait qu'elle serait prête!



VIII

Quelques jours après tous les enfants se promenaient à cheval dans la campagne. Tandis qu'ils chevauchaient sous les hautes futaies dorées par le soleil, Molly confia à sa grande amie Johanna qu'elle était décidée à rejoindre sa sœur aînée. Johanna lui répondit, rentrons par le plus long chemin car j'ai aussi quelque chose à vous apprendre qui sera la plus grande surprise de votre vie. Et s'arrêtant elle posa la main sur son épaule et lui dit en riant : c'est que je veux faire la même chose.

— Mais Johanna ! ce n'est pas possible !!

— N'ayez pas l'air prête à pleurer pour cela.

— Mais Johanna, vous m'avez toujours désaprouvée quand je parlais de me faire religieuse !

— C'est que je croyais que vous ne parliez pas sérieusement. Mais maintenant j'ai compris, et moi-même je viens tout juste de me décider.

— Qu'est-ce qui vous a donné cette idée?

— J'ai toujours pensé que je voulais faire quelque chose pour Dieu, lui donner quelque chose spécialement

et puis j'ai compris que si je ne lui donnais pas « tout » ce ne serait jamais « assez » !

— Oh Johanna ! vous trouvez exactement les mots que je cherchais ! Mais j'ai peur de mon Père et de ma Mère ? Que vont-ils dire ?

— Molly, il faut avoir plus de Foi que cela. Si Dieu nous a appelées il nous aidera à le suivre ! Laissons cela Songeons plutôt si nous serons jamais capables de vivre en France, de comprendre le Français ?

Avec son habituelle gaieté calme, Johanna sut bientôt faire oublier à Molly cet angoissant problème. Confiantes elles continuèrent la promenade et se remirent à galoper gaiement sous les grands arbres, à galoper gaiement à travers les hautes prairies et l'écho de leurs jeunes éclats de rire troublait seul le silence de la campagne.

XI

Depuis le jour de printemps où le Père Cody leur avait parlé des moissonneurs de Dieu, Johanna avait beaucoup prié et pensé souvent aux pays étrangers où elle pourrait un jour chercher des âmes pour Dieu. « Oui, Seigneur, je veux être votre laboureur et apprendre aux autres à vous aimer comme je vous aime moi-même ».

Aujourd'hui Johanna a décidé d'aller se confier au Père Cody; mais malgré son courage elle se sent très effrayée. Elle s'arrête à la grille, elle tourne, elle hésite, elle ne peut quitter son jardin. Pour gagner du temps elle cueille un gros bouquet, une grande gerbe de fleurs qu'elle portera à la statue de la Sainte Vierge. Arrivée à la chapelle, elle hésite encore. Cela semblait si facile à dire quand elle était seule au pied du Tabernacle. Mais devant ses parents, elle a toujours cherché le moment opportun et n'a jamais su le trouver... Elle voulait leur dire d'une voix ferme et tranquille : « Vous voyez, je veux devenir religieuse ».

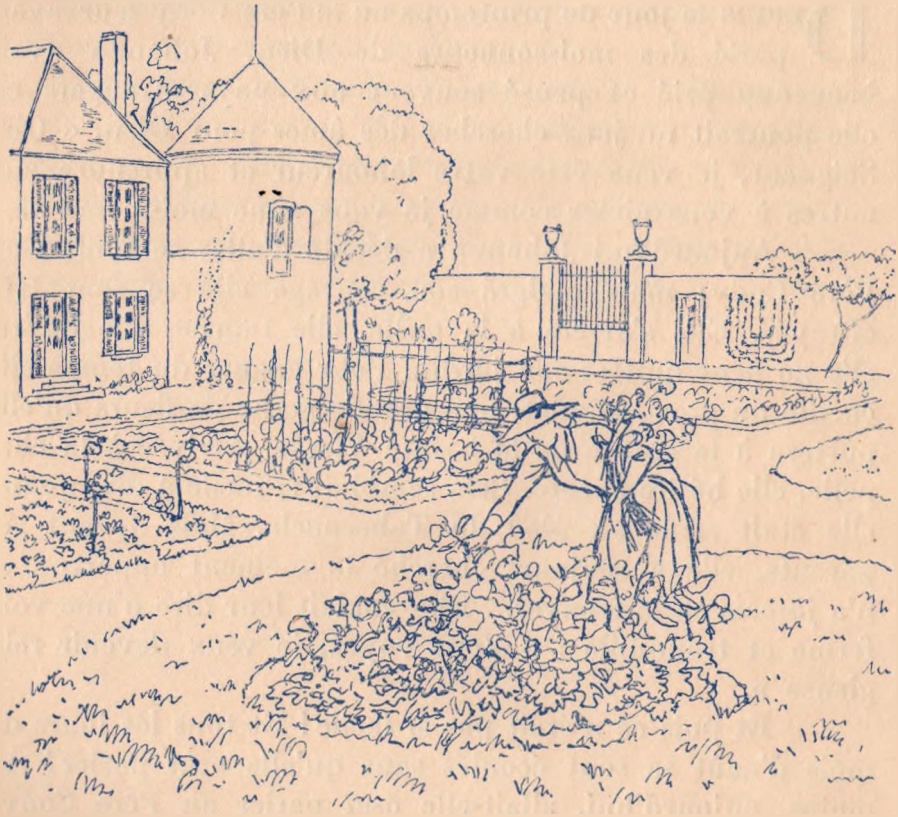
Et puis ce n'était pas si facile ! Et tous les jours du mois d'août se sont écoulés sans qu'elle osât parler ! Au moins, aujourd'hui, allait-elle oser parler au Père Cody?

Elle posa son bouquet aux pieds de la Vierge et courut à la porte du presbytère. Elle l'ouvrit si brusquement qu'elle bouscula le Père Cody qui précisément sortait.

— Oh je suis désolée, mon Père ! vraiment désolée.

Le Père Cody lui dit en riant.

— Et qu'y a-t-il de si pressé Johanna qui vous amène à l'église à cette heure ?



Alors elle balbutia précipitamment.

— Voilà mon Père... je veux vous dire... je suis décidée à être religieuse... je veux aller en France au Sacré-Cœur de Marie. Je pense à cela depuis longtemps. Vous devez savoir que c'est la volonté de Dieu pour moi, n'est-ce pas? Seulement que vont penser Papa et Maman? Il faut m'aider à le leur dire, s'il vous plaît! Il faut.

Maintenant qu'elle avait commencé, un flot de paroles se pressait sur ses lèvres.

Le Père l'écoutait pensivement :

— C'est curieux que vous soyez attirée spécialement vers cette congrégation. Justement je la connais très bien. L'an dernier j'ai pu y faire entrer la sœur de Molly Harrington.

— Et pour moi, mon Père, qu'en pensez-vous? demanda Johanna anxieusement.

Le Père la connaissait bien, il connaissait son cœur. Il prenait soin d'elle depuis son enfance, il était son confesseur et il savait quelle haute spiritualité recélait cette âme de seize ans. Il comprit clairement que la main de Dieu était sur elle et il répondit :

— Oui, Johanna, je suis de votre avis.

X

MAINTENANT c'était au Père Cody à être soucieux ! Il lui avait promis d'apprendre à ses parents le désir de leur fille et c'était seulement parce qu'il était sûr que telle était la volonté de Dieu qu'il avait consenti à se charger de cette mission difficile. Pour John et Hélène Butler, Johanna était encore une enfant. Et en vérité elle l'était par les années, mais le Père Cody savait aussi que sa compréhension des choses spirituelles dépassait son âge et il était prêt à essayer d'en convaincre sa famille.

Lui aussi fit un long détour pour se rendre à Ballynunnery, lui aussi s'attarda à regarder les fleurs du chemin. Il lui semblait que Johanna était une petite violette du Bon Dieu tendue vers Lui avec espoir et amour. Si seulement ses parents pouvaient comprendre quelle précieuse grâce Dieu leur faisait !

Il était bien inquiet en entrant cher M. et Mme Butler et n'aurait jamais cru que la rencontre de ses plus chers

amis pourrait lui être aussi pénible. Mais le Père Cody n'était point homme à tergiverser. Sans tarder il exposa à ses parents la décision de leur fille et quand il eut tout expliqué avec beaucoup de soin et de conviction, il vit passer un sourire de résignation chrétienne sur le visage de Mme Butler, mais la figure de M. Butler par contre, n'exprimait qu'un incompréhensible déplaisir.

Après le départ du Père Cody il se tourna vers sa femme, il vit sur sa figure la résignation que le Père y avait vue et même une puissante conviction.

Sans un mot il quitta la pièce.

En proie à une harassante fureur il marchait au hasard traversant les prés, traversant les champs, traversant les taillis. Ce n'était plus qu'un homme torturé par la perte de son enfant bien aimée.

Au fond de son cœur il savait bien qu'un tel appel était un divin privilège, mais pourquoi Johanna? Pourquoi Dieu lui prenait-il pour son service la plus chère de ses enfants? Celle qui le comprenait le mieux. Tant de fois ils avaient chevauché ensemble dans les bois et sur les collines avoisinantes, leurs pensées si profondément unies! Si seulement il était sûr que son enfant soit heureuse dans ce pays étranger où le langage même était différent, ce serait une petite consolation! Mais il n'en savait rien. Avec un brisement de cœur il répétait son nom. Johanna, sa Johanna! Alors doucement il comprit ce que sa réponse serait : La Foi et l'amour qu'il portait à Dieu se mélangeait

à celui qu'il portait à sa fille. C'était sa propre ferveur qui se reflétait en elle.

Quand John Butler rentra dans la pièce, sa physionomie révélait le dur combat qui avait déchiré son cœur. Il regarda tendrement Johanna et lui dit en souriant : « Bénie soit la volonté de Dieu, ma chérie ».

Elle vola dans ses bras en sanglotant, de joie et de peine à la fois.

XI

DURANT les semaines suivantes Johanna consacra tout son temps à sa famille. Les longs jours d'été s'écoulaient paisiblement sur les pelouses et sous les ombrages de Ballynunnery. Le soir les enfants faisaient de la musique et chantaient en chœur les vieilles mélodies irlandaises si pleines de charme et de nostalgie qui montaient dans l'air du soir reflétant l'harmonie de leurs âmes. Ensuite, après les chansons et les histoires, M. Butler commençait d'une voix solennelle la récitation du Rosaire en famille.

Un jour les Butler invitèrent les Harrington à une réunion où l'on devait discuter les conditions du départ des deux jeunes filles. Le thé fut servi dans le jardin, les petites tables fleuries et garnies de toast et de cake étaient disposées sur les pelouses. Malgré l'ombre du prochain départ la réunion fut très gaie.

Auriez-vous jamais pu croire, dit Johanna à Molly en désignant leurs parents, qu'un jour viendrait où nous les verrions ainsi paisibles et résignés? Maintenant ils ont accepté généreusement leur sacrifice...

— Ils sont heureux de nous avoir encore et ils savent que nous accomplissons notre destinée.

— Et nous devons les rendre heureux, Molly, en leur montrant notre joie. Même si le départ pour Béziers doit être dur, et malgré le chagrin de tout quitter ici, je veux bien jouer mon rôle jusqu'au bout et montrer que je regarde ma nouvelle vie avec confiance et joie.

Elle regarda autour d'elle comme si elle voulait saisir le monde dans ses regards.

— Si, pendant le peu de jours qui nous restent, nous savions regarder chacun et chaque chose avec assez de soin et d'amour pour le graver dans notre mémoire, les jours passés se prolongeraient dans le futur. Alors ils luiraient comme des étoiles, Molly, à travers l'obscurité de nos jours d'exil.

— Oh Johanna, je suis si heureuse que vous me disiez cela, répondit-elle en souriant. Maintenant il me semble que je ne vais rien quitter réellement. Oui, pour une fois nous pouvons être égoïstes, prendre et prendre tout pour tout garder à jamais dans notre cœur.

XII

La dernière semaine était arrivée. Personne n'avait dit c'est la dernière semaine de Johanna, mais chacun le pensait en secret. M. Butler se levait tôt chaque matin pour que les chevaux soient scellés quand Johanna descendrait, et Johanna se levait encore plus tôt que lui pour être sûre de ne pas manquer la promenade matinale. Alors ils partaient et chevauchaient côte à côte, à travers champs et pâturages, retournant voir chaque ferme et chaque bois.

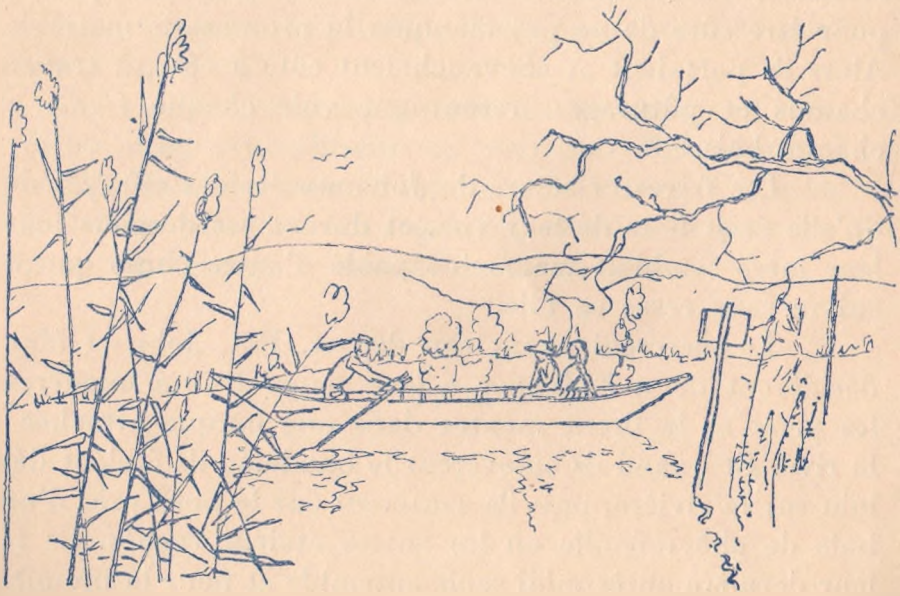
Les frères et sœurs de Johanna étaient effrayés dès qu'elle était hors de leur vue, et durant ces derniers jours leur mère semblait même incapable d'autre chose que de suivre sans cesse sa fille.

Le mercredi avant son départ, Pat, John et Mary décidèrent de « Kidnaper » leur sœur. Ils lui bandèrent les yeux et la firent monter dans une barque attachée à la rive. Et quand ils enlevèrent le bandeau, ils étaient déjà loin sur la rivière, puis ils sautèrent sur le bord près d'une haie de chèvrefeuille où les autres étaient cachés. Ce fut leur dernière après-midi seuls ensemble et pour la première

fois ils réalisèrent qu'ils ne seraient plus longtemps « les enfants Butler ». Le temps avait passé sans qu'ils s'en aperçoivent, laissant derrière lui un doux parfum de bonheur intime, de liberté, de lumière, de brillants éclats de rire et d'entente mutuelle. Alors Pat dit :

Et maintenant le temps enlève Johanna à ses pommiers du jardin, à sa propre place sous le soleil d'Irlande pour la conduire sur une terre étrangère où elle devra faire épanouir les fleurs de pommiers et les primevères, où elle devra montrer notre lumière d'Irlande, et propager notre Terre d'Irlande.

La dernière semaine était passée et Johanna se



trouvait sur le port de Waterford. Les petites étoiles bleues des « Ne m'oubliez pas » qu'elle tenait serrées contre elle semblaient refléter le bleu de ses yeux.

Comme elle embrassait Pat, il murmura : « Faites-les épanouir sur les rives de France comme sous la lumière du soleil d'Irlande ! »

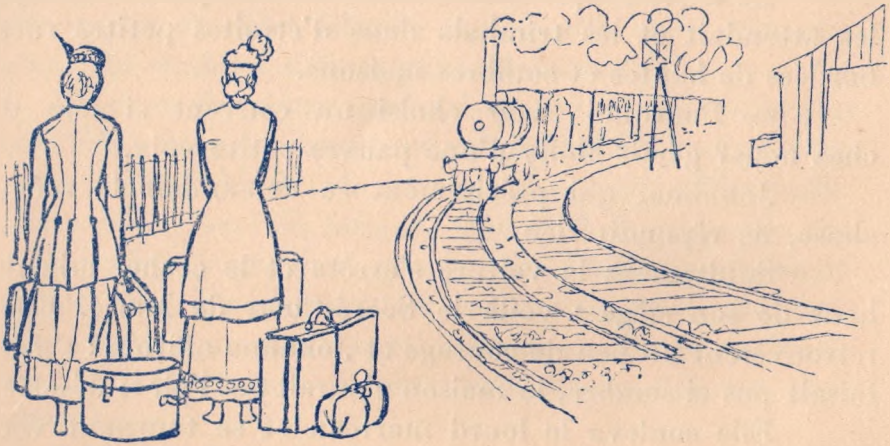
Ensuite, adieux toujours si tendres, elle embrassa tous les autres et, dernière de tous, sa Mère. Et juste au coup de sifflet elle se trouvait dans les bras de son Père. Il ne dit qu'un seul mot : « Chérie » ! mais son regard luisait comme une étoile dans l'ombre des jours à venir.

XIII

MOLLY saisit Johanna par la main et la tira vers l'arrière du bateau. Elles voguèrent courageusement jusqu'à ce que le bateau tournât le coude de la rive.

Pour la première fois Johanna semblait déprimée et elle dit, comme pour se convaincre elle-même : Molly, nous avons dit : au revoir !

A Liverpool Johanna et Molly prirent un autre bateau pour Bordeaux. La pluie tombait et les vagues



secouaient furieusement le bateau. Ce fut avec soulagement et curiosité que les deux jeunes filles entrèrent dans le port français. Mais tout ce mouvement et toutes ces paroles rapides autour d'elles étaient décourageant. Enfin elles prirent le train qui longeait la Garonne pour les conduire à Béziers. Jusque-là Molly et Johanna trouvaient une consolation à se remémorer la douceur de leurs derniers jours à Ballynunnery, mais maintenant qu'elles se trouvaient dans un autre pays, ces souvenirs ne servaient qu'à accentuer la différence entre leur contrée bien aimée et les landes qu'elles apercevaient à travers leurs larmes.

Le train s'arrêta juste assez pour réunir leurs bagages éparpillés et elles se trouvèrent seules sur le quai.

Le voyage était terminé et comme si ce train avait été le dernier lieu qui les rattachait à leur « home », elles le regardèrent s'éloigner le cœur serré

Le triste couple monta dans une antique voiture qui les attendait et les trimbala dans d'étroites petites rues, bordées de hautes et sombres maisons.

— Pourquoi avoir choisi un couvent si loin de chez nous? gémit Molly d'une pauvre petite voix.

Johanna, qui précisément se demandait la même chose, ne répondit rien.

Subitement la voiture s'arrêta et le cocher cria du haut de son siège : voilà le Sacré-Cœur de Marie. Elles retrouvèrent un peu de courage et Johanna affirma : s'il ne faisait pas si sombre, la maison n'aurait pas l'air si désolée !

Elle souleva le lourd marteau et se tournant vers

Molly en essayant de sourire, c'est une bonne chose que j'ai deux douzaines de mouchoirs, je crois qu'ils seront bien utiles cette nuit !

La petite Sœur française se hâta le long du sombre corridor pour ouvrir. Au-dessus de sa tête Johanna distingua au loin le carré de lumière d'une porte éclairée et bientôt cette lumière éclaira le visage des nouvelles arrivantes. Un flot de paroles françaises les enveloppa, rapides paroles de bienvenue qui les entouraient comme des vagues.

Molly donnait la main à la Sœur et oubliait pour l'instant le drame d'avoir quitté son foyer. Mais rien ne pouvait tirer Johanna de sa sombre tristesse. Molly confia à la Sœur que c'était toujours Johanna qui savait la réconforter et qu'elle-même n'avait pas l'habitude de savoir remonter quelqu'un.

Mais Johanna n'avait plus rien d'une « cheered up » ! Son seul désir était d'être seule afin de pouvoir pleurer et pleurer sur sa chère Irlande et sa famille chérie. Chaque chose ici lui semblait si étrange, si déroutante !

Madame Sylvestre conduisit les jeunes filles dans une grande pièce où se trouvait un prêtre. Ses cheveux blancs auréolaient un visage ridé et ses yeux noirs et perçants éclairaient son sourire fatigué. Quand il les regarda, les deux voyageuses sentirent que le Père Gaillac comprenait très bien leur dépaysement. « Deux voyageuses du Bon Dieu » dit-il doucement après leur avoir donné sa bénédiction. « Maintenant, ces enfants fatiguées doivent aller au lit ».

XIV

Toutes deux avaient la gorge serrée et allaient de mal en pis ! Enfin Johanna put se jeter sur son lit et s'abandonna à son désespoir. Elle pleurait l'Irlande, et Ballynunnery et son Père et sa Mère, et Pat et Mary et tous les autres ! En ce moment même ils devaient être tous réunis pour la récitation du Rosaire. Elle seule était absente, elle seule était solitaire dans ce sombre vieux couvent sans autre compagnie que Molly, Molly qui s'était déjà endormie !

Et ses larmes coulaient intarissablement dans son mouchoir, elle était sûre qu'elle ne fermerait pas l'œil de la nuit !... Et cependant, la voilà paisiblement endormie.

La lumière du jour brilla chaude et amicale et Johanna fut surprise de découvrir qu'elle avait faim. Mais la rencontre des autres Sœurs Irlandaises auprès de Madame Sylvestre ranima ses regrets.

Après le déjeuner, où le silence n'était troublé que par le bruit des cuillères et la lecture en français naturellement, d'un passage de l'évangile, Madame Sylvestre laissa les deux nouvelles dans la cour. Immédiatement les

mouchoirs apparurent, et deux pâles figures y disparurent.

— Qu'y a-t-il de si terrible? demanda-t-elle au couple désolé.

— C'est surtout le français, répondit Molly en larmes. Et puis tout est si gris, si triste, si différent! et elle cacha sa figure dans ses mains.

— Et les chaînes des Cévennes ne sont pas pareilles aux belles Montagnes noires de chez nous! ajouta Johanna, comme si elle avait vraiment espéré que les montagnes d'Irlande se seraient transportées en France pour lui faire plaisir.

Madame Sylvestre essaya de les réconforter :

— Bientôt vous parlerez français aussi bien que quiconque. Et vous verrez les belles fêtes que nous allons avoir! Et vous pourrez visiter la campagne.

— Ah! ma Sœur, tout est trop différent ici!

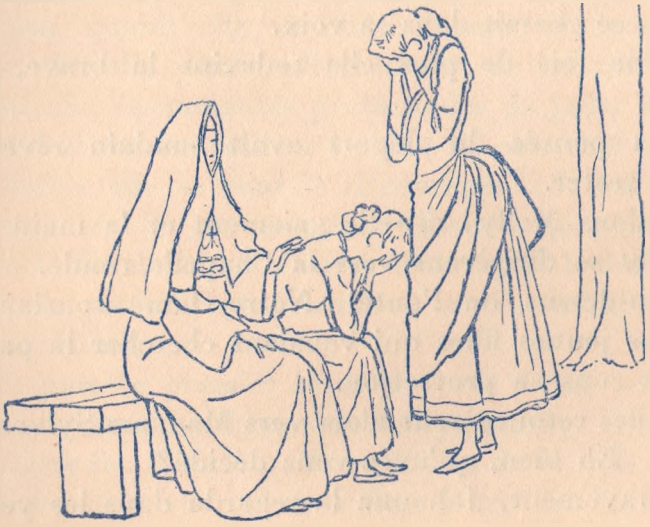
— Les choses peuvent être différentes, Molly, mais non moins belles, le ciel est aussi bleu et le soleil aussi doré!

Mais tant de bienveillants efforts restaient vains. Toutes deux pensaient qu'elles ne pourraient jamais arriver à aimer leur nouvelle vie... et comment l'auraient-elles pu tant qu'elles restaient occupées d'une seule chose : elles-mêmes!

XV

C'ÉTAIT le second matin à Béziers. Madame Sylvestre les conduisit toutes deux sur un vieux banc de pierre, au-dessus de leur tête les petites feuilles d'un pêcher chuchotaient dans la brise. Un lézard curieux sortit d'entre les pierres et regarda le trio silencieux.

Madame Sylvestre trouvait que rien n'était changé depuis la veille, pas même les yeux de ses compagnes.



En femme avisée qu'elle était, elle changea de tactique. D'une voix aimable mais ferme elle dit :

— Ecoutez, enfants, nous ne pouvons pas avoir des bébés qui pleurent dans le Noviciat. Vous pouvez retourner chez vous aujourd'hui. Le mieux serait que vous alliez faire vos bagages. Puis elle se leva et retourna au couvent.

Ni Johanna, ni Molly ne purent répondre ni la suivre, tant elles étaient stupéfaites. Maintenant elles avaient autre chose à penser que seulement à elles-mêmes...

Pendant quelques minutes elles ne purent rien dire. Johanna revoyait le regard du vieux prêtre qui les avaient bénies, elle regardait au loin les montagnes et tout à coup : Molly, le soleil éclaire ces montagnes françaises et les voilà aussi dorées que les nôtres, et un peu d'admiration et de confiance se glissait dans sa voix.

Une fois de plus elle redevint la brave, la sûre Johanna.

La pensée du départ avait soudain réveillé son désir de rester.

Allons Molly ! dit-elle gaiement et la main dans la main elles se dirigèrent vers la Chapelle ronde.

Au-dessus de l'autel Notre-Dame souriait à ses deux plus jeunes filles qui venaient chercher la paix et le réconfort sous sa protection.

Elles retournèrent alors vers Madame Sylvestre.

— Eh bien, qu'avez-vous décidé?

Bravement, Johanna la regarda dans les yeux.

— Nous sommes venues à Béziers pour apprendre à être religieuses et nous pensons qu'il est temps de commencer maintenant.

« Apprendre à être religieuse ». Oui, Johanna avait raison, ce n'était pas seulement « devenir religieuse », ce n'était pas seulement prendre cette place tout à fait automatiquement, parce qu'on est là, et pleine de bonne volonté. Non, apprendre à être une religieuse était une longue étude, une difficile ascension et le chemin serait dur pour parvenir à ce sommet. Mais Johanna savait que là-haut brillerait le soleil de la grâce de Dieu et elle se sentait pleine d'ardeur.

Elle ne pourrait plus courir les champs à son gré, ni flâner à loisir ! Mais déjà chez elle ne préférait-elle pas même au jardin de sa Mère, la petite église de Notre-Dame?

Aussi quand elle se dirigeait maintenant vers la splendide chapelle ronde, elle essayait de ne plus penser si souvent aux insouciantes promenades de jadis à travers les prés fleuris et les collines boisées de son cher pays.

Parfois elle se sentait découragée... C'était si dur de briser nette la conversation aussitôt que sonnait la cloche de la fin de la récréation. Et comme le français lui devenait chaque jour plus familier, le silence lui devenait aussi plus difficile.

Et puis ce premier hiver fut très froid, surtout en comparaison des deux hivers de Ballynunnery. Il n'y avait qu'un maigre feu dans le poêle au milieu de la salle d'études des Novices et le vent glacé sifflait à travers les fenêtres,

XVI

Une autre chose que Johanna avait découverte dans les premières semaines était que rien de ce qu'elle avait apporté avec elle ne lui appartenait plus réellement. Elle ne pouvait en user que si on lui en donnait la permission.

Un jour, au réfectoire, Molly vit Johanna se reverser un verre d'eau. « Avez-vous la permission? lui demanda-t-elle tout bas en riant ». « Pour un verre? » répondit Johanna en ouvrant des yeux écarquillés.

La question resta sans réponse. Mais Johanna s'en souvint et faisant une petite promenade dans la cour avec le Père Gaillac elle lui dit :

— Mon Père, pourquoi faut-il une permission même pour un verre d'eau? Même les chevaux peuvent boire quand ils ont soif!

— Mais, enfant, répondit-il sérieusement, l'obéissance est une chose qu'on donne quand on aime. Chez vous, vous aimiez votre Père et votre Mère et vous leur obéissiez. Vous étiez libre oui, mais contrôlée par leur autorité. Si vous les avez quittés pour devenir une enfant du Sacré-Cœur de Marie, n'est-ce pas parce que vous aimiez Notre-Seigneur Jésus-Christ beaucoup plus qu'eux?

Elle murmura : oui mon Père.

— Aussi c'est à Lui que vous obéissez en obéissant à ses représentants. Et comme vous voulez donner toutes choses à Dieu, mon enfant, la première chose à lui donner est votre liberté.

Chaque fois que vous demandez une petite permission, ce n'est plus votre volonté que vous faites, mais la volonté de Dieu.

Le Père Gaillac observait Johanna qui regardait au loin, puis tournant ses yeux vers les siens elle répondit lentement :

— Oui, je comprends maintenant, mais ce n'est pas facile à pratiquer, mon Père, même quand on sait que c'est juste !

XVII

Comme les courts jours d'hiver allongèrent, Johanna commença à se sentir « chez elle ». Quand elle entendait le signal « Benedicamus Domino » aux premières heures de la matinée, elle pouvait répondre « Deo gratia » autant avec son cœur qu'avec ses lèvres. Un jour nouveau commençait, un jour dans lequel elle pourrait faire beaucoup de choses pour prouver à Dieu son amour. Alors rapidement elle enfilait sa robe de postulante, mettait le bonnet noir et se pressait avec les autres vers l'oratoire pour faire le chemin de Croix avant la méditation (laquelle commençait à 5 h. 15 !)

Souvent la méditation lui était difficile car ses pensées s'enfuyaient vers les heureux Noëls de jadis à Ballynunnery. Mais peu à peu Johanna trouva paix et contentement à faire ces exercices spirituels. Elle découvrait un nouveau sens aux phrases connues, elle comprenait que si elle se hâtait vers l'oratoire c'est qu'elle voulait être la première à adorer son si cher Seigneur, à recevoir ses grâces. Après une demi-heure de méditation, les Novices allaient entendre la Grand'Messe dans la Chapelle ronde.

Déjà on devinait l'approche du printemps, la température était plus douce et le soleil plus brillant. Avant longtemps une nouvelle herbe verte couvrirait les champs encore froids et sans vie. Les tièdes brises méditerranéennes annonçaient la venue d'un nouvel été.

Eté comme hiver il n'y avait pas d'heures désœuvrées dans la vie de Johanna, mais avec les beaux jours il y avait encore plus de choses à faire. Après la Sainte Messe ce sont les travaux manuels, balayer, laver, polir, faire régner l'ordre partout, à quoi s'occupaient les Postulantes avant de commencer les heures d'études et d'instruction religieuse.

Johanna apprenait aisément les langues étrangères et bientôt elle commença à aimer le français qui lui avait donné tant de mal au début. Bonne musicienne elle se souvenait avoir lu une fois « Chanter, c'est prier deux fois » aussi travailla-t-elle sa voix qui devenait chaque jour plus riche et plus profonde.

Elle excellait aussi dans les difficiles points de broderie ou de tricot. Ensuite venait l'heure du Rosaire et de l'adoration du Saint-Sacrement. Puis le Salut était célébré en grande pompe. Et les Novices entraient alors en récréation et quand le temps était beau pouvaient aller se promener dans le parc qui commençait à bourgeonner.

Souvent, à la fin du jour le Père Gaillac venait se promener avec ses plus jeunes filles et leur racontait l'histoire de la communauté et comment un jour, il y avait bien longtemps, il avait vu passer à Béziers, un haut carrosse

qui ramenait de captivité le Pape Pie VII, et reçut sa bénédiction.

Ses histoires étaient toujours vivantes et pittoresques et sa propre vie était un exemple.

Mais ce n'était pas seulement pour sa Sainteté et sa paternelle affection que Johanna aimait le Père Gaillac, c'était aussi parce qu'il connaissait l'Irlande.

XVIII

Six mois ont passé depuis que Johanna et Molly ont entendu une voix stridente leur annoncer : Voilà le Sacré-Cœur de Marie. Six mois que par une nuit d'hiver elles ont frappé à cette porte. Tout d'abord Johanna n'avait pas senti que sa Sainte Mère étendait ses bras sur elle et l'ayant conduite à Béziers pour la donner à son Divin Fils, la protégerait de tout mal.

Des semaines passèrent avant qu'elle sentit sa main dans la main de la Sainte Vierge, mais dès qu'elle eut découvert cela elle marcha bravement vers sa vocation religieuse.

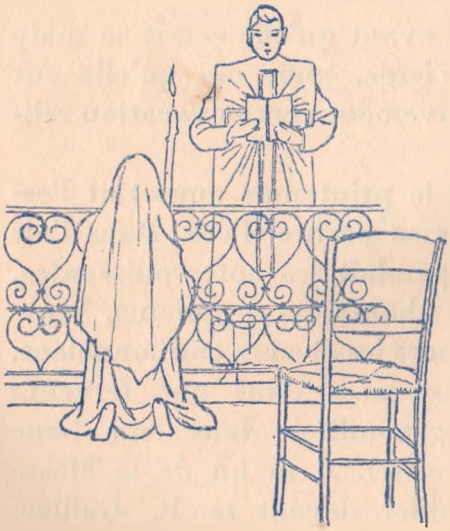
L'hiver avait passé, et le printemps apportait l'espoir que la terre allait revêtir sa parure d'été. Dans l'air matinal la voix des orgues répandait ses notes puissantes, de douces et mélodieuses voix chantaient « Sanctus, Sanctus, Sanctus » tandis qu'au dehors les cloches carillonnaient. Toutes les têtes étaient prosternées dans une fervente adoration, les postulantes agenouillées dans leur banc serraient nerveusement leur missel. A la fin de la Messe elles vinrent toutes s'agenouiller devant le P. Gaillac.

Alors, ouvrant le livre de cérémonie il leur demanda : Mes filles, que demandez-vous? Elles répondirent solennellement :

— Révérend Père, le saint Habit des Religieuses du Sacré-Cœur de Marie.

— Mes filles, cet habit est le symbole de votre mort au monde, de l'obéissance, du renoncement, de la pauvreté, de l'humilité que vous devez pratiquer chaque jour ainsi que toutes les perfections, suivant l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa Sainte Mère.

Le Père Gaillac bénit les saints habits et le chœur commença à chanter tandis que les Postulantes sortaient en file de la Chapelle. Quand elles rentrèrent, elles étaient vêtues en Novices avec un voile blanc et une longue traîne. Chacune tenait en main une couronne d'épines.



Quand toutes furent placées, le Père Gaillac se tourna vers les Novices et prenant de leurs mains la couronne d'épines, la plaça soigneusement sur la tête de chacune. Un cierge fut placé dans leur main et pour la première fois elles entendirent leur nom de religieuses. Quand le Père Gaillac s'arrêta devant

Johanna il la regarda attentivement en lui disant : Désormais, vous serez nommée Madame Marie Joseph.

Alors pour elles le chœur chanta le « Veni Sponsa Christe ». Alors les larmes vinrent aux yeux de Johanna tandis qu'elle regardait la statue de la Sainte Vierge.

Combien devait-elle remercier Dieu et sa si chère Mère !

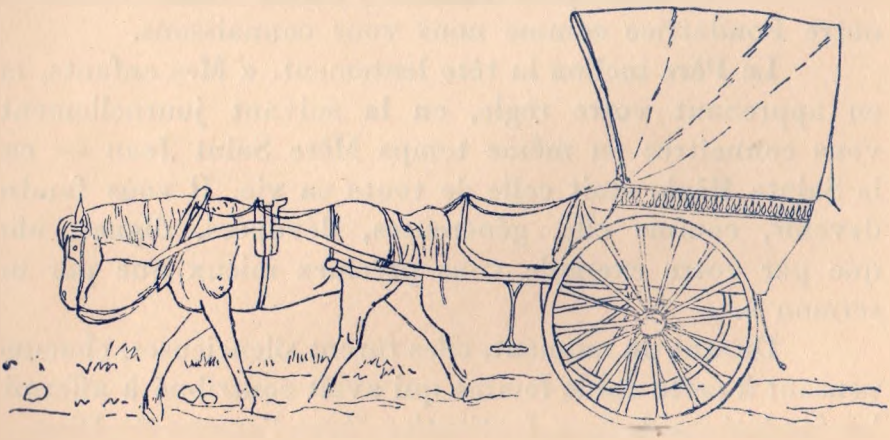
La cérémonie était achevée. L'essaim des postulantes était changé en claires Novices en robes bleues et blanches, aux couleurs de la Sainte Vierge.

Devant l'autel de marbre, à la place de Johanna Butler, c'était maintenant Madame Marie-Joseph qui était prosternée.

XIX

Comme le cheval traversait les landes, les lourdes roues sautaient sur les ornières caillouteuses, lançant du gravier dans les hautes herbes et secouant les occupants de la vieille voiture aux sièges durs et inconfortables. Indifférentes à cela, les deux novices, assises en face du Père, étaient subjuguées par ses paroles.

« ... et quelque temps après la mort d'Eugène Cure, sa veuve se remémorait ce jour dans le jardin... et elle se



demandait si c'était là la réponse concernant sa vie future. Quand elle eut décidé que, demeurée seule dans le monde, elle voulait entrer en religion, elle n'avait aucune Congrégation en vue, ... mais, chaque jour sa conviction s'affermissait qu'en devenant religieuse, elle obéissait à un ordre divin. »

— Mais mon Père, savait-elle qu'elle allait fonder une Congrégation nouvelle?

Les yeux de Madame Marie Joseph fixèrent intensément la tête blanche du prêtre,

— Pas avant qu'elle eut passé plusieurs mois en prières, mon enfant. Alors, trouvant le courage dans la volonté de Dieu, Apollonie Cure, et deux jeunes amies, se présentèrent comme les premières postulantes d'une nouvelle Congrégation qui devait être consacrée au « Cœur Sacré de Marie ».

— Oh mon père comme j'aurais voulu connaître notre Fondatrice comme nous vous connaissons.

Le Père inclina la tête lentement. « Mes enfants, en en apprenant votre règle, en la suivant journellement, vous connaîtrez en même temps Mère Saint Jean — car la Sainte Règle était celle de toute sa vie. Il vous faudra devenir, comme elle, généreuses, dévouées, dignes, afin que par votre exemple vous prêchiez mieux que par un sermon ».

Durant un moment, elles furent silencieuses, chacune pensant à cette noble femme qui avait contribué à affermir les fondations de leur Institution dans l'amour de Dieu.

« Et comme Mère Saint Jean aimait votre Irlande, ajouta le Père Gaillac en souriant à ses novices irlandaises, elle pria si longtemps et fit tant de plans pour une nouvelle fondation là-bas ».

« C'était à Lisburn, n'est-ce pas, mon Père? demanda curieusement Madame de Pazzi. C'est là que Mme Sylvestre connut d'abord les religieuses. Papa avait l'habitude de les appeler les " femmes françaises ". Je me demande comment, dit-elle en riant, il les appellerait à présent que ses deux filles irlandaises y sont? »

— Français ou Irlandais, nous sommes tous les enfants du Sacré-Cœur de Marie et possédons un commun héritage. Pensez à cela mes enfants, religieux de notre maison Mère en Irlande, au Portugal et maintenant en Amérique, tous transportant notre esprit avec eux... tous glorifiant Dieu par la même observance. »

Madame Marie Joseph était prompte à saisir, « nous sommes comme l'Eglise elle-même; la même partout ».

XX

Les vignes basses s'étendaient sur la plaine comme des vagues sur un lac paisible. Çà et là s'apercevaient quelques fumées bleues et des capes jaunes de vignerons qui circulaient doucement entre les feuilles rouillées, cueillant des masses de grappes. Père Gaillac, Madame Marie Joseph et les autres novices qui étaient venus en pèlerinage à ce sanctuaire, descendaient les marches basses de la vieille chapelle de pierre.

« De savoir que cette chapelle fut bâtie au VI^e^ siècle, raccourcit le passé, mais imaginez : notre religion Catholique avait déjà six siècles d'existence quand elle fut bâtie. La voix de Madame Marie Joseph était pleine d'émerveillement, cela remémore la foi de nos Pères qui fut propagée dans notre pays aux premiers siècles de l'Eglise ».

Père Gaillac regarda les marches usées... « Des milliers d'années ont laissé leurs marques sur les choses matérielles, les dégradant petit à petit, mais ces milliers d'années ont laissé leur marque sur les choses spirituelles en renforçant leur pouvoir, en augmentant la foi de légions d'âmes ».

Les novices marchaient de chaque côté de leur fondateur tandis qu'il traversait les vignes.

« Regardez la riche pourpre de la gloire française, dit le Père Gaillac, comme il soulevait des feuilles foncées pour montrer dessous les fruits mûrs.

« Avez-vous quelque chose d'équivalent en Irlande? dit-il souriant.

Madame Marie Joseph répondit que là-bas aussi des champs dorés s'étendaient à perte de vue. « Notre moisson aussi est abondante ».

« Comme ces deux choses se mélangent bien... Jésus prit le pain et le bénit, il le rompit et le leur donna en disant : « Prenez ceci est ma chair et prenant une coupe il la leur tendit : « ceci est mon sang... qui fut répandu pour beaucoup ». Le froment et la vigne, symboles de la chair et du sang de Notre Seigneur le Rédempteur. Mes chères Filles, vous voudrez toujours être unies à Jésus-Christ par le cœur et la pensée; la Sainte Communion accomplira ce désir. C'est là que vous obtiendrez lumière et force pour mener la vie de sacrifices demandés par votre vocation ». « Je suis la vigne, vous êtes les sarments... sans Moi, vous ne pouvez rien ».

Le Père Gaillac ramassa une branche morte, la montra et dit : « Quelle leçon pour nous, mes filles ! Comme nous devons nous cramponner au Christ sans cela nous serons comme cette pièce de bois mort, bonne seulement pour le feu du Purgatoire. Comme nous devons journellement vivre dans l'amour de Dieu ! Nous avons la lumière

ensoleillée de son sourire, la rosée de ses larmes pour nous nourrir. Nous avons son Corps et son Sang pour nous fortifier... et mes chères enfants, nous avons sa Mère aimée pour nous protéger du mal, car Marie a le même cœur que celui de Jésus. Il est la vigne... par conséquent elle est la première branche qui nous communique le pouvoir de sa Grâce et nous apporte la force de Son amour généreux... »

A la fin de la journée Madame Marie Joseph obtint la permission de rentrer, avec quelques novices et postulantes par un autre chemin, afin de passer devant la Vierge Noire.

« C'est une statue, Monique, au moins aussi vieille que notre Madone. Elle est en cuivre, mais les années l'ont noircie ».

« Comme la petite plaque près de la grille d'autel, dit Marie. On peut à peine voir la gravure encore ». Elle marcha vers le bas-côté de l'autel. « ... Notre-Dame de Consolation... Regardez, Madame, des inscriptions sur les murs relatent les cures dues à son intercession. N'est-ce pas trop malheureux que le Saint Sacrement ne soit pas gardé ici? » La chapelle semble tellement sans vie sans sa présence; ... Mais j'imagine qu'Il serait bien souvent affreusement seul avec personne dans le voisinage pour Le visiter ».

— Les statues sont si grandes et si laides ! Je veux espérer que Sainte Germaine ne ressemblait vraiment pas à celle-là ?

— Si vous voulez voir quelque chose de plus réaliste, venez vers la principale grille avec moi. Madame Marie

Joseph conduisit la jeune postulante en montant les marches du sanctuaire. Au-dessous de l'autel, sous une glace, gisait l'image en cire d'un homme.

Son nom est Saint Placide. Il fut l'un des premiers moines Bénédictins et fut martyrisé, ici en France.

Ses reliques sont dans la pierre de l'autel. Le Saint Père les envoya au « seigneur » qui bâtit cette chapelle.

« Mes Enfants » appela la Mère, qui les avait accompagnées à Notre-Dame de Consolation, venez par ici. Marchez doucement ici. Regardez... ci-gît... Là sont les tombes où les gens du pays étaient enterrés.

« Comme il y a longtemps qu'ils ont dû mourir », constata Madame Marie Joseph en regardant les pierres couvertes de mousse.

« Et cependant quelle courte période à côté de l'éternité ! Comme ce serait merveilleux qu'aussitôt après la mort nous puissions aller dans les bras du Christ, sans en être séparé un seul moment, en une union éternelle avec Lui ».

XXI

Les novices et les postulantes s'étaient rassemblées sur les marches du noviciat, écoutant Madame Marie Joseph raconter l'excursion à la campagne. « ... depuis la grille de la cour, un sentier va à travers de petits jardins potagers. Les plantes sont arrangées en rangs tellement nets et sans la moindre mauvaise herbe ! »

A ce propos, Notre Révérend Père nous dit qu'un jour Saint Bernard dit que la pauvreté ne consiste pas en manque de soin ou d'ordre. La maîtresse des novices se plaça pour apercevoir toutes les figures attentives. « Si seulement vous voulez bien vous souvenir de ces mots, mes chères enfants... afin qu'un jour, chargées d'une classe de jeunes âmes, vous soyez capables de leur enseigner l'amour de l'ordre et de la netteté, afin qu'elles puissent en réaliser l'importance dans toutes les circonstances de la vie ».

Madame Marie Joseph continua : « Notre Révérend Père nous a dit qu'il faudrait une place pour chaque chose et que chaque chose devrait être à sa propre place, parce que l'ordre extérieur reflète celui de nos vies intérieures... »

« Une âme en état de grâce est en ordre. C'est

comme un palais sans tache, et conservé ainsi, à cause de la présence du Roi. Pour conserver cet ordre intérieur, il ne faut pas seulement être exempt de péché, mais s'efforcer d'éviter toute imperfection. »

« Etes-vous sûre, demanda la maîtresse des Novices à Madame Marie Joseph, que vous n'avez pas pris de notes en écoutant Notre Révérend Père, pour vous souvenir si bien de ses paroles ? En tous cas, conservez-les précieusement, elles vous seront un jour d'une valeur inestimable ! »

XXII

Dans le soleil du matin, les arbres de la plaine semblaient plus roses et leurs ombres foncées s'allongeaient à travers les baies de la grande salle. Les cloches de la tour de la cathédrale Saint-Nazaire de Béziers sonnaient l'Angélus.

Claire descendit en courant les trois marches les bras chargés de bannières multicolores. Derrière elle suivaient Monique et Anna portant une large boîte.

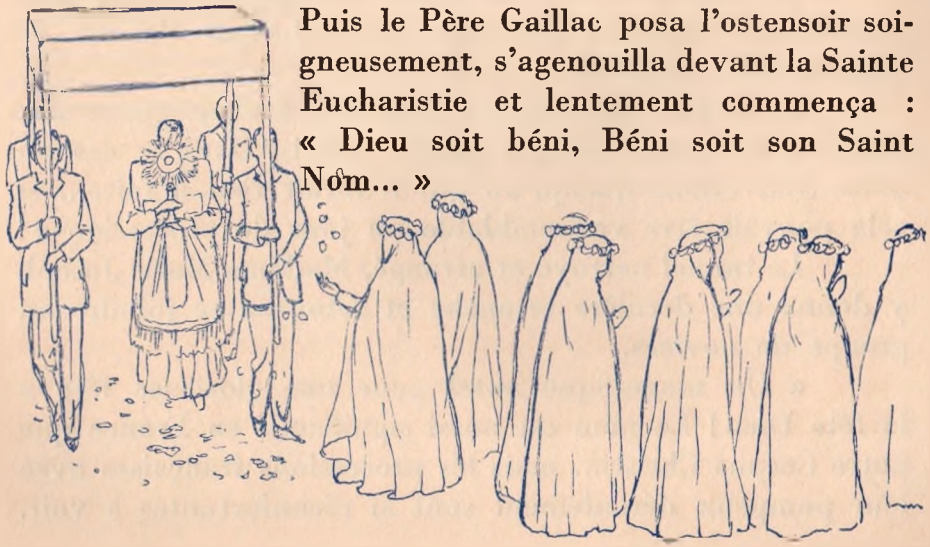
« Mais le tunnel doit être nettoyé avant d'y suspendre les lumières, Madame Marie Joseph l'a dit et Jeanne doit nous aider... »

« En fait, me voici, cria Jeanne, les rejoignant aux marches du tunnel et j'ai quatre balais, dans le cas où nous trouverions quelqu'un qui n'aurait rien à faire... si cela pouvait être vraisemblable un jour de procession »!

Le tunnel nettoyé et arrangé, Madame Marie Joseph y donna une dernière retouche et retourna se joindre au groupe de novices.

« Un magnifique autel pour une glorieuse fête » la fête Dieu! Le nom est aussi significatif en France que notre Corpus Christi... mais les processions françaises avec leur pompeux déroulement sont si réconfortantes à voir.

Les grosses cloches qui annonçaient le départ de la procession se mirent à sonner et le Père Gaillac portant le lourd ostensoir d'or, en procession depuis l'autel de la cour, traversa le passage souterrain jusqu'au parc. De petits enfants, blancs, sans tache, lançaient des flots de pétales de roses devant le Saint Sacrement. Tandis que le prêtre avançait dans le parc ensoleillé, les enfants qui étaient sur le parcours de la procession, s'agenouillèrent en une adoration silencieuse, leurs têtes voilées de blanc s'inclinèrent doucement. Les gracieuses notes du cantique « Voici l'Agneau si doux » se mélangeaient à la prière de la brise tandis que chaque branche et chaque fleur semblaient présenter leur hommage. Le Père Gaillac se retourna, toutes les têtes se dirigèrent vers lui tandis qu'il élevait l'Hostie en Bénédiction solennelle. Puis le Père Gaillac posa l'ostensoir soigneusement, s'agenouilla devant la Sainte Eucharistie et lentement commença : « Dieu soit béni, Béni soit son Saint Nom... »



XXIII

Madame Marie Joseph ferma un instant ses yeux. Elle venait de regarder l'étroite raie de soleil qui semblait courir sur le sol poli. Elle croisa ses mains dans ses larges manches bleues et marcha vers la fenêtre. Tout était ensoleillé. Comme les bienfaits de Dieu sont évidents, et pourtant indescriptibles !

Un bruit à travers le hall l'avertit que la porte s'ouvrait et la grande novice se retourna vers le Père Gaillac qui marchait dans la lumière.

— Venez, chère Enfant, le jour est trop beau pour rester enfermée, dit-il et ils allèrent vers la porte. Une fois dans la cour, le Père Gaillac commença pensivement « ma plus jeune fille Johanna, devenue maintenant « colombe Marie Joseph »... et avant longtemps ma colombe va perdre ses blanches ailes... » Le vénérable prêtre regarda pensivement la coiffe blanche.

— Oui, mon enfant et de nouvelles ailes vont vous transporter vers d'autres lointains horizons où vous travaillerez avec amour pour l'amour de Dieu. Le moment n'est pas opportun pour fonder de nouvelles maisons dans notre France bien-aimée. Non, nous devrons attendre

que les conditions religieuses soient mieux établies. Mais vous savez, mon enfant, que Dieu a béni notre Congrégation, car actuellement, nous avons des filiales en Irlande, en Angleterre, au Portugal et en Amérique. Vous comprenez que chaque contrée a ses travaux et ses besoins particuliers.

Le Père Gaillac s'arrêta puis se tourna vers Madame Marie Joseph. « Je voudrais pouvoir vous garder dans la maison-mère jusqu'à vos premiers vœux, puis au moins la première année qui suivra; les règles apprises au Noviciat, l'esprit de Foi dans lequel vous devez vivre s'amplifieraient jusqu'à ce qu'ils eussent fait partie de vous-même. Mais la volonté de Dieu est autre, ma chère... A la fin de la semaine, vous devrez quitter Béziers pour le Portugal ». Seulement un instant le sage regard vascilla, puis l'aînée des colombes du Père Gaillac murmura : « Merci, mon Père ». Les yeux gris du Père suivirent les gracieux mouvements d'un papillon jaune. — Vous vous accoutumerez vite au Portugal, comme cette merveilleuse créature si longtemps cachée dans un cocon de soie, s'est maintenant habituée à voler.

Le Portugal est un pays rêvé pour le travail des religieuses, surtout pour une Congrégation dédiée à notre Madone, car il est souvent appelé le « pays de Santa Maria ». Vous prononcerez vos vœux là, je tâcherai d'y être présent. Il souria avec bonté et ajouta : en attendant, mon enfant, priez bien, mangez bien, dormez bien, afin que la Révérende Mère Saint Thomas soit heureuse de vous recevoir.

Madame Marie Joseph poussa les trois derniers paquets dans la malle déjà faite, baissa le couvercle, s'appuya lourdement sur un côté puis sur l'autre et se leva doucement.

« Oh ! Mère Maîtresse, ce sont vos prières qui me permettent de m'en aller au Portugal sans un pleur ! seules elles en sont capables » !

XXIV

Après une dernière visite à la chapelle ronde où le Père Gaillac donna sa bénédiction aux voyageuses, Madame Marie Joseph et ses trois compagnes quittèrent Béziers. Leur voyage fut pénible mais les religieuses regardaient l'avenir avec espoir.

Le Couvent semblait flambler sous un soleil torride. La Mère Supérieure les accueillit d'une façon charmante.

C'était une personne remarquable que Mère Saint Thomas, pleine de délicatesse et qui sut aplanir les difficultés aux nouvelles adeptes. Madame Marie Joseph l'aima tout de suite ainsi que la Communauté.

La jeune novice se montra un très bon professeur et fut chargée de la classe des plus jeunes enfants, qui l'aimèrent pour sa compréhension et sa patience... Heureusement elle apprenait assez rapidement les langues étrangères, mais quand elle arriva à Oporto sa connaissance du Portugais était très mince et très peu d'enfants comprenaient l'anglais, ce qui compliquait la tâche! Mais petit à petit, élèves et professeur s'apprirent mutuellement leurs langues maternelles.

Les jours, à Oporto, passèrent rapidement. Puis, en Avril 1880, Madame Marie Joseph avec les autres novices montèrent à l'autel de la petite chapelle en procession solennelle et en face du Tabernacle devant lequel elles s'agenouillèrent, prononcèrent leurs vœux :

« Au nom de la très Sainte Trinité
A la gloire de Notre Seigneur, Jésus-Christ,
En l'honneur du Sacré-Cœur de la Vierge Marie, mère de [Dieu
Je voue et promets à Dieu,
Pauvreté, Chasteté, Obéissance,
Selon les Constitutions de l'Institut
Des Religieuses du Sacré Cœur de Marie
Vierge immaculée, approuvée par le Saint Siège. »

Avant la fin de l'année, la Mère Saint Liguori, la jeune supérieure de Braga, vint à Oporto. Elle observa le travail de Madame Marie Joseph avec les enfants et lui demanda si elle pourrait l'accompagner jusqu'à Braga. Madame Marie Joseph avait si bien appris la langue qu'elle était à présent traitée comme une fille du pays aussi bien par les enfants que par les parents. Dans les épreuves, dans la joie, elle se tenait au milieu de ses chères filles, comme leur modèle et leur guide.

Une nuit, Madame Marie Joseph montait les escaliers près du Cloître. Comme elle passait près de la large fenêtre du palier, un éclair vint illuminer brusquement tout le passage. Elle hésitait, et comme un terrible coup de ton-

nerre semblait ébranler les fondations du Monastère, elle retourna sur ses pas. Un moment avant elle s'était arrêtée au petit dortoir des enfants pour s'assurer de leur sommeil, mais à présent elle craignait qu'elles ne se fussent réveillées. Comme elle entrait, deux des plus jeunes qui avaient sauté de leur lit pour se trouver le plus loin possible de la fenêtre, coururent à elle. « Oh Madame ! J'ai tellement peur, Micas dit que les éclairs sont comme du feu et pourraient tomber sur la maison ».

L'enfant peureuse cacha sa figure dans ses mains. Un coup de tonnerre assourdissant roule son profond grondement à travers la pluie du ciel. Olivia courut de son alcôve aux blancs rideaux, se bouchant les oreilles avec ses mains : « Madame, cria-t-elle, j'ai peur, j'ai peur, s'il vous plaît, faites cesser le bruit ».

Une par une les autres enfants venaient se joindre au groupe dans le centre de la pièce. « Mais mes enfants, il ne faut pas avoir peur ». Elles regardèrent toutes avec confiance vers la grande religieuse qui leur parlait calmement.

« Supposons, continua-t-elle en chantonnant, laissons-nous supposer que... »

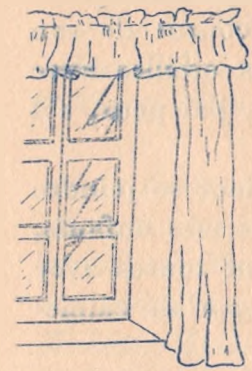
Neige est une miette d'Ange
Pluie est un pleur d'Ange
Tonnerre un applaudissement d'Ange
Eclair est sa lance d'argent.
La douce brise fraîche

Qui remue les fleurs de la terre
Est aussi le présent d'un Ange,
Et souffle de la prière d'un Ange... »

Maria la plus jeune des enfants oublia pour un moment l'orage et tendit sa main à Madame. Puis soudain un nouvel éclair arriva semblable à une explosion sortant d'un gigantesque canon.

Micas courut dans les bras de Madame Marie Joseph en pleurant.

« Ne soyez pas égoïstes, enfants, songez aux pauvres gens sans abris ». Puis vivement elle les conduisit hors du dortoir et descendit les marches vers la chapelle. Là, les vitraux atténuaient le feu des éclairs; les enfants graduellement se calmèrent et, tandis que l'orage battait contre la construction, Madame Marie Joseph entourée de ses petites, commença de faire le « Chemin de la Croix ».



XXV

QUELQUE temps après, Madame Marie Joseph vint, un matin, apprendre aux enfants que Le Révérend Père Gaillac allait venir cet après-midi visiter la fondation.

Pour cet heureux événement tout le Couvent commença les préparatifs pour la réception de son Fondateur : organisation des Cérémonies à la Chapelle, répétitions des chants, décorations des Autels et, plus prosaïque, préparation du goûter.

La Révérende Mère elle-même ne dédaigne pas de mettre, en personne, « la main à la pâte ». Elle veut montrer à confectionner les sandwiches et, tout à coup, le couteau glissa on ne sait comment et lui fit une grande entaille au doigt.

Comment pourra-t-elle tenir l'orgue à la Sainte Messe demain ! s'exclamèrent toutes les religieuses désolées.

Madame Marie Joseph murmura : Il faut bien prier mes Enfants, peut-être ne sera-ce pas très sérieux?» Mais quand elle vit combien la coupure était profonde, elle ne put répondre quand sa Supérieure demanda anxieusement : « Comment pourrai-je jouer demain? »

La communauté se réunit au Foyer pour saluer leur Fondateur avant qu'il n'aille rencontrer les élèves. Avec sa finesse d'observation habituelle, le Père Gaillac vit Mère Saint Liguori essayant de cacher son doigt bandé.

« Qu'est-il arrivé, mon Enfant? » Oh! mon Père, répondit-elle tristement, ce n'est pas le mal que je crains, mais l'idée qu'une simple coupure pourrait abîmer le chant pour votre Messe, demain ».

Le Père Gaillac sourit tout en refaisant le bandage; puis il éleva la main et bénit le doigt blessé. « Maintenant, mon Enfant, il ne faut pas y toucher avant demain », dit-il, puis il descendit vers le hall.

Les corridors étaient encore sombres dans l'air nocturne quand la Supérieure Mère Saint Liguori se dépêcha vers la chapelle le lendemain matin. Elle entra, fit son Acte de Contrition et commença à faire le chemin de la Croix. Quand elle eut fini, avant l'Angélus, elle demanda à Madame Marie Joseph de bien vouloir lui défaire son pansement. Ceci fait, elles se regardèrent l'une l'autre... stupéfaites et ravies : la coupure de la veille était complètement guérie!...

XXVI

Mère Marie Joseph était maintenant Supérieure de la Maison de Braga, remplaçant Mère Saint Liguori qui avait été nommée supérieure d'une nouvelle fondation à Viseu. Bien des choses avaient changé depuis son arrivée au Portugal comme jeune religieuse. Il y avait eu des troubles avec le Gouvernement, les autorités mettant en péril les enseignements religieux. Aussi, en Janvier 1890, le cher Père Gaillac mourut après une longue et Sainte Vie. « Notre fondateur » dit Madame Marie Joseph, doit être un grand-grand Saint... Tout le long du jour, il pensait et parlait de Dieu, Dieu seul comptait pour lui ! ».

Maintenant, quelques années après, plusieurs des jeunes religieuses qui avaient passé quelque temps à la Maison-Mère, retournaient à Braga.

Madame Marie Joseph aidait à assembler les bagages. Quand les salutations furent terminées, elles étaient prêtes à approcher de la douane, Mère Marie Joseph attendit pour s'assurer que tout était bien en ordre. Elle avait pris une large statue de Notre-Dame pour soulager une religieuse qui était très chargée. Un des employés repéra la Statue. « Ici !... il faudra payer les droits sur cela », dit-il...

Les yeux de Madame Marie Joseph exprimèrent l'étonnement : « Antonio, demanda-t-elle sceptique, vous ne prétendez pas faire payer des droits de douane à Notre-Dame? »

Le douanier, au lieu d'insister, sourit alors largement. « Naturellement, Notre-Dame peut entrer en Portugal sans charge ! » et il laissa Mère Marie Joseph passer en paix.

*
* *

Quand les récréations étaient trop bruyantes ou que les classes n'étaient pas satisfaisantes, Mère Marie Joseph souriait et disait aux enfants : « Je vais vous quitter et m'en aller en Amérique ». Alors les élèves, qui toutes lui étaient entièrement dévouées, reprenaient leurs bonnes manières. Cela avait été une plaisanterie pendant si longtemps; bien qu'elles savaient que cela pouvait arriver, que Mère Marie Joseph pourrait être envoyée ailleurs. Elle-même ne doutait pas de la chose, sachant que la règle voulait qu'une religieuse ne put demeurer plus de six ans comme Supérieure; et son terme expirait en 1903.

Puis, un jour, comme Mère Marie Joseph quittait la maison, le joyeux groupe attendant dehors remarqua l'air solennel de leur Révérende Mère. Leurs rires cessèrent quand elle les regarda une à une. Son sourire s'effaça et elle dit « je vais vous quitter ».

« Pour aller en Amérique? » demanda Anita, à

moitié amusée de leur phrase familière, à moitié craintive que la chose puisse être vraie, cette fois-ci. Est-ce réellement vrai?

Et Anita commença à pleurer. « Il faut revenir? ma Mère il le faut...; Mère Marie Joseph sourit à nouveau comme elle regardait dans les yeux remplis de larmes d'Anita... « Il ne faut jamais s'attacher à une religieuse personnellement, ma chérie, dit-elle... car les religieuses sont comme les hirondelles...; aujourd'hui ici, envolées demain »...

Ce fut par un jour doré de Septembre que la Communauté s'assembla dans la chapelle avant de dire au revoir à leur bien aimée Révérende Mère. Comme la Bénédiction touchait à sa fin, les merveilleuses notes de « Marie Mater Gratiæ » remplirent la Chapelle, Mère Marie Joseph leur fit ainsi ses adieux et resta en prière devant la Reine du Ciel.

XXVII

Pour la nouvelle fondation en Amérique, Mère Marie Joseph relisait ces derniers mots qu'elle venait d'écrire, et elle sourit à elle-même. Si souvent elle avait dit ces mots en plaisantant et maintenant c'était la stricte réalité : elle demandait des nouvelles de Braga. Elle demandait que bientôt la sœur Victoria la rejoigne à Béziers, car elle avait été désignée pour faire le voyage d'Amérique avec elle.

Les premières années avaient été dures là-bas pour les missionnaires du Sacré-Cœur de Marie. Leur première fondation avait été établie à Sag Harbor Long Island. Plusieurs années après une seconde maison américaine fut fondée à Long Island City. C'était de ce couvent que la Mère Marie Joseph était nommée supérieure.

Elle s'était agenouillée une dernière fois devant l'autel de la chapelle ronde de Béziers et priait pour avoir courage et force pour remplir son lourd devoir. Elle savait que le Père Gaillac veillait sur elle et elle quittait Béziers pleine de confiance dans les plans de la Divine Providence.

*
* *

Sur le steamer « Saint-Laurent », Mère Marie Joseph passa plusieurs minutes à essayer de dissimuler son amusement du regard inquisiteur de Sœur Victoria. Pas question que Sœur Victoria pense à autre chose qu'à elle, qu'elle ne soit pas sans cesse auprès d'elle. La Sœur Victoria était animée d'une seule pensée : veiller, prendre soin, garder sa Mère Supérieure. Elle s'indignait du peu de prévenance du personnel parce qu'il ne semblait pas comprendre que « Notre Mère » était la personne la plus importante de tout le bateau. Alors, son mauvais anglais, son trop rapide français et son... occasionnel portugais se mêlaient dans ses réprimandes véhémentes et laissaient ses victimes ahuries et sans voix.

Quand le navire entra au port, Sœur Victoria ne voulut que personne, sauf elle, ne touchât aux bagages de « Ma Mère ». Quand un douanier demanda la clé d'une malle, Mère Marie Joseph se tourna vers elle en riant. Subitement une expression

d'horreur passa sur le visage de Sœur Victoria : son sac n'était plus à son bras ! Les trois langages exprimèrent aussitôt de véhémentes lamentations, son mouchoir émergea de sa poche tandis qu'elle gémissait : « Notre sac est perdu ! » Alors un homme s'avança et lui dit poliment : « Ma Sœur vous avez perdu quelque chose ? » Et Sœur Victoria aperçut le précieux sac entre les mains de l'homme. Elle s'en saisit précipitamment, laissant à la Mère Marie Joseph tout le soin de le remercier de sa peine.

Mère Marie Joseph se retourna en souriant : elle venait d'apercevoir sur le débarcadère son frère Tom qui venait à sa rencontre ! Il y avait 20 ans qu'ils ne s'étaient vus et voilà que toutes ces années s'effaçaient !

Tandis que Tom regardait la grande et digne religieuse qu'était devenue sa sœur, il se souvenait du jour où il avait quitté la maison et où sa Johanna chérie avait sauté de la fenêtre dans le jardin pour l'accompagner. Sa figure avait changé avec les années, mais le même sourire dansait dans les yeux de Mère Marie Joseph, que naguère dans ceux de Johanna Butler. Et c'est aussi avec le même air d'admiration que Tom aidait sa sœur à monter dans la haute voiture.

— Catherine, dit-il fièrement à sa charmante femme, voici Johanna. Mais peut-être ferais-je mieux de dire : Mère Marie Joseph, demanda-t-il en riant. Et ils se dirigèrent ensemble vers Long Island City.

Toute la Communauté était réunie dans le petit

hall pour recevoir la nouvelle Supérieure mais laissaient les voyageurs debout à l'entrée.

Chère Madame, chuchota Mère Marie Joseph, pouvez-vous nous ouvrir le parloir?

Un air de confusion passa sur la figure de la Sœur, elle les introduisit seulement dans un large cabinet : voici la sacristie, ma Mère, et s'excusant doucement : vous le voyez, il n'y a pas de parloir.

En même temps elle se hâta de chercher des chaises et en apporta deux, fort inconfortables, de la cuisine.

La Mère Marie Joseph regardait avec désappointement la petite pièce et une mauvaise peinture de son Saint patron, qui en était le seul ornement. Mais Catherine et Tom Butler oubliaient le piteux décor car les manières de leur sœur étaient celles d'une grande dame recevant ses hôtes dans un splendide parloir.

Quand ils l'eurent quittée promettant leur aide, Madame Malachy proposa à la Mère de lui faire visiter la maison : ce ne sera pas long, je vous le promets !

La promesse était vraie; à côté de l'école qui occupait les deux premiers étages, il y avait seulement une large salle commune, quelques petites chambres, un oratoire et une cuisine.

Si la Mère Marie Joseph constata l'immense contraste entre le superbe couvent de Braga et son nouveau poste, personne ne s'en aperçut. Son sourire comme son humeur demeurait toujours égal car elle savait que le Christ et sa Sainte Mère étaient auprès d'elle et l'aideraient.

XXVIII

Le premier hiver aux Etats-Unis fut amèrement froid, et depuis le départ des élèves, du vendredi jusqu'au lundi matin, le chauffage était éteint. La Mère Butler, dont la première pensée était le bonheur et la santé de ses Sœurs avait eu soin de se procurer du pétrole.

Souvent, lorsqu'elles étaient toutes réunies autour de cette seule source de chaleur, la Mère leur lisait la vie d'une petite Sœur française, Thérèse Martin, une Carmélite de Lisieux. Elle souhaitait de la voir un jour proclamée Sainte, et bien des années avant que la « Petite Fleur » ne fut célèbre, la Mère Butler s'employait avec zèle à répandre sa dévotion en Amérique.

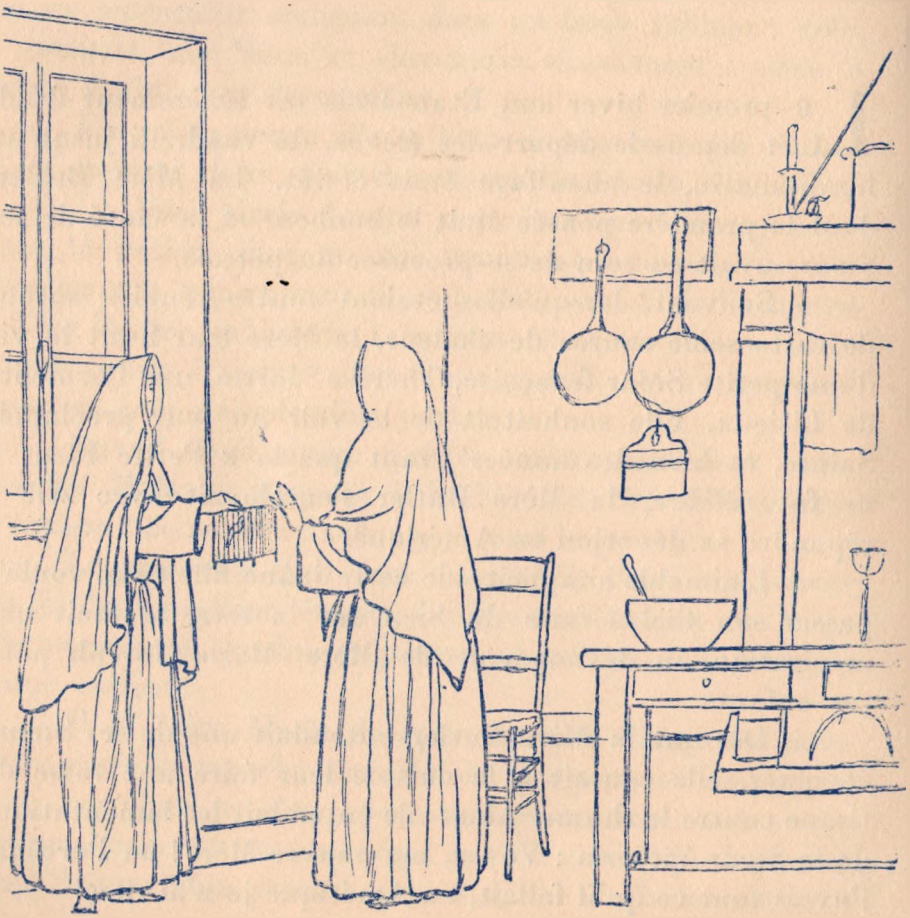
L'aimable simplicité de cette jeune fille « qui voulait passer son Ciel à faire du bien sur la terre », était une iuspiration au dévouement de Mère Marie Joseph pour ses enfants.

Dès que la Mère Butler entendait une de ses Sœurs éternuer, elle courait à la cuisine leur faire une tasse de tisane contre le rhume. Alors elle entendait les lamentations de la Sœur Victoria : Voyez, ma pauvre Mère ! au Portugal j'avais tout ce qu'il fallait, en Amérique je n'ai rien !

Généralement la Mère Buttler ne faisait qu'en rire, mais un jour elle décida qu'il y avait mieux à faire.

Le canari du Couvent chantait dans sa cage près de la fenêtre.

— Chère Sœur, dit-elle, n'avez-vous pas couvert



la cage de Christophe par ce froid? et elle regardait avec intérêt le joli petit serin jaune qui sautait de barreau en barreau avec des petits mouvements nerveux.

— Oh ! non, ma Mère, répondit-elle, il n'est pas comme nous, le Bon Dieu a pris soin de l'habiller de douces plumes qui l'empêchent d'avoir froid.

— C'est vrai, chère Sœur, et ainsi pour les petits moineaux qui gazouillent sous le toit, tout le long de l'année. Et eux, n'ont même pas une Sœur Victoria pour leur répandre des miettes et des bons petits plats. Combien la sollicitude de Dieu est grande, même pour ses plus infimes créatures ! Comment croire qu'il pourrait nous oublier? Ne sommes-nous pas fous de nous tourmenter pour obtenir du confort matériel, quand Il est ici avec nous pour nous l'assurer?

La Sœur Victoria regardait alternativement la Mère Butler et le petit canari. Puis elle murmura en hochant la tête :

— Ce serait fou, c'est vrai ma Mère !

XXIX

Au début de Septembre 1907, la Mère Buttler et un groupe de religieuses se rendaient vers une nouvelle maison dans la paroisse Saint Thomas d'Aquin. L'archevêque Farley avait assigné aux Sœurs une école paroissiale, leur résidence serait dans le même immeuble et les précédents habitants, un pasteur et sa femme, devaient quitter la maison deux jours avant l'arrivée des religieuses.

Quand la Mère Butler ouvrit la porte, elle fut surprise de voir que des colis et des bagages encombraient la demeure. Elle découvrit le pasteur et sa femme essayant de fermer une vieille malle. « N'y a-t-il pas une erreur? » demanda-t-elle.

— Vous voyez, répondit-il, nous n'avons pas trouvé d'autre maison. Nous pourrions garder cet étage et vous céder l'autre. Il tordait ses doigts nerveusement en regardant sa femme.

La Mère Butler n'avait jamais vu une pareille situation. Elle consulta les autres sœurs, puis leur proposa :

« Si vous vouliez emporter vos bagages, nous pourrions donner une chambre à votre femme jusqu'à ce que vous trouviez où habiter. »

Le pasteur parut horrifié à cette pensée ! Ces étranges femmes étaient juste venues pour le séparer de son épouse ! Bien. Le plus tôt qu'il pourrait emporter ses affaires serait le mieux !

L'après-midi tout était parti. La maison était libre, mais loin d'être propre !

Passant près d'une fenêtre l'une des religieuses annonça « Voici du monde ».

— Serait-ce déjà notre mobilier, demanda la Mère Butler. J'aimerais tant des balais pour balayer cet étage.

— Non, ce sont seulement deux hommes. Oh mon Dieu ! C'est l'Archevêque !

L'Archevêque et son Secrétaire entraient dans le hall : ni chaises, ni tables, ni meubles d'aucune sorte. Seulement des bouts de papiers, les bagages des Religieuses et la malle du Pasteur.

La Mère Butler se hâta d'expliquer la situation et offrit la malle du pasteur comme le seul siège possible. L'Archevêque, éclatant de rire, accepta son offre.

C'était un cousin de la Mère Butler, ami personnel de l'Archevêque, qui avait insisté pour qu'on installât dans cette paroisse un pensionnat catholique qui puisse rivaliser avec les meilleures institutions laïques du temps.

Cela avait été le rêve de sa défunte femme et il cherchait à le réaliser. Connaissant les qualités exception-

nelles de la Mère Butler, il en avait parlé à l'Archevêque qui jugea préférable que les Religieuses s'installent d'abord à l'Ecole Saint Thomas d'Aquin et, plus tard, grâce à l'aide de ses nombreuses relations, on pourrait faire mieux.

Depuis cette première visite, l'Archevêque Farley suivit avec intérêt les progrès de l'école. Pendant ce temps M. Butler avait en vue un bien meilleur local pour une nouvelle école, que l'Archevêque approuverait certainement.

Et un jour, le jour de la fête de l'Immaculée Conception 1907, quand la Mère Butler arriva à Tarrytown, tout était si réussi, qu'on eut dit que la scène avait été arrangée par la Sainte Vierge elle-même.

Le lac bleu était argenté par une légère couche de glace et la neige étincelante couvrait la terre. Au sommet de la colline se dressait la demeure que M. Butler avait découverte, c'était une maison du style colonial, en briques rouges, imposante et magnifique.

Comme les religieuses se hâtaient vers leur nouvelle demeure, deux aimables hôtes en sortirent. C'était M. Butler et le Père Lennon, curé de Pocantico Hills qui venaient au-devant d'elles.

— Quelle merveille ! s'exclama la Mère Butler avec admiration. Il lui présenta alors le vieux gardien qui leur ouvrit la maison et M. Butler était ravi de voir la joie, la gratitude et la surprise sur le visage des religieuses.

Quand les bagages furent déposés et les exclamations épuisées, la Mère Butler sortit la statue de Notre-Dame qu'elle apportait toujours avec elle.

— Notre-Dame aura la première place dans notre nouveau foyer, dit-elle en la déposant sur le marbre de la cheminée, et regardant sa douce image elle ajouta :

En l'honneur de Marie Immaculée et en souvenir de Marie-Anne Butler nous nommerons cette Maison :

« MARYMOUNT »

XXX

Des petits triangles de neige s'entassaient dans les coins des larges fenêtres où la gelée blanche dessinait des étoiles. La neige recouvrait les branches des arbres dénudés. qui semblaient des candélabres de cristal. C'était la Messe de Minuit et tout le monde était prosterné, adorant en silence le Roi nouveau-né. Alors doucement, oh si doucement, s'éleva dans le silence le cantique : « Oh Sainte Nuit, écoutez la voix des anges ». La superbe voix de la Mère Butler semblait apporter Bethléem à Marymount même.

Cette première nuit de Noël à Marymount était bénie ! Comme les Religieuses étaient assemblées pour les prières, la Mère Butler se tourna vers sa petite famille : « Le Christ est né aussi dans nos pauvres cœurs et nous devons nous reverser tout entière en Lui, dans son Cœur et dans celui de Notre Mère, toute notre gratitude, tous nos désirs, spirituels et temporels. Mais en vérité le mieux est de placer toute notre confiance « en Jésus par Marie ». Comme jadis les Mages, offrons-lui l'or de notre amour, l'encens de nos ferventes prières, et la mythe de nos actions bonnes et charitables.

Nous avons connu la pauvreté de Bethléem, mais nous étions riches dans l'amour du Christ. Et nous allons prier ensemble pour les besoins des âmes, et la prospérité de notre Institution ».

*
* *

L'or des rayons de soleil avait été capturé par les brillantes fleurs et les nuages roses de l'aurore s'apercevaient à travers les gracieuses branches du cerisier du Japon. C'était un matin de Mai digne de la Sainte Vierge. Cette nuit, plantes et fleurs s'étaient épanouies; les roses des magnolias dépliaient leurs pétales et les timides violettes semblaient tourner leur petit cœur vers celui de la Reine du Ciel. Le lac était d'un bleu profond comme le manteau de Marie et les petites vagues étincelaient comme des diamants.

La Mère Butler, des roses plein les bras, marchait doucement sur la pelouse accompagnée de la directrice de l'Ecole, la Mère Gérard, dont la remarquable prévoyance et l'optimisme appuyaient les rêves d'avenir de la Mère Buttler.

— Si l'on pouvait ajouter une aile du côté Sud, le problème serait largement résolu.

— Et les trois grands arbres de l'autre côté seraient sauvés, s'exclama la Mère Butler. Je désire surtout sauvegarder l'exquise beauté que Dieu a si abondamment répandu sur Marymount.

Et, peu de temps après, les maçons commençaient les fondations d'un nouveau bâtiment, l'aile du Sud, dont la Mère Butler suivait minutieusement les progrès. Elle regardait les ouvriers de sa fenêtre, ou venait près d'eux donner des détails aux contremaîtres.

Un jour, tandis qu'elle s'éloignait, l'un d'eux dit : « C'est peut-être bien une femme et une religieuse à la fois, mais c'est aussi le plus remarquable homme d'affaires que j'ai jamais vu ! »

Avant que l'aile soit achevée, les ouvriers se mirent en grève. Le travail était abandonné, la mère Butler décida d'essayer d'apaiser le conflit. Elle partit aux cuisines et revint avec de larges bassines de soupe et de café, et de nombreux sandwiches.

Quand les ouvriers eurent fini de manger, elle vint près d'eux, leur parla tranquillement, écouta toutes leurs histoires. Sans faire plus, le différend finit par s'apaiser, et la première addition de Marymount put être achevée. On y ouvrit un Noviciat et la Mère Baptiste, si habilement psychologue et si compréhensive, fut nommée Maîtresse des Novices.

Le premier Noviciat avait consisté en une chambre dans la tour de la maison principale et les postulantes étaient au nombre de deux.

La Mère Butler, qui, sans en parler jamais, n'oubliait pas ses premiers jours au Noviciat, visitait souvent ses postulantes et souvent elle trouvait à leur dire justement les mots qu'elles avaient besoin d'entendre, elle leur

montrait la sécurité qu'il y a dans un total abandon à la sainte volonté de Dieu.

Quand les postulantes furent plus nombreuses elle continua à rester en contact avec elles. Elle désirait qu'elles fussent parfaitement reposées avant de commencer leurs nouveaux devoirs. Si une nouvelle venue avait l'air triste ou fatiguée, on lui donnait toutes sortes de toniques et un régime réconfortant.

Bientôt elles furent si nombreuses qu'il fallut envisager la création d'un nouveau Noviciat. Alors la Mère Butler réalisa quelle perte c'eut été, et combien différente serait l'institution, si la Révérende Mère avait dû en être séparée !

Vers ce moment-là, des terrains de l'autre côté de la rue se trouvèrent à vendre, et trois jolies maisons sur ces terres. Le vieux rêve de la Mère Butler devint une réalité : deux de ses maisons pourraient servir de collège.

La propriété fut donc achetée. Et une fois encore les Novices, dans un jour de gala, transportèrent toutes choses, et livres et couvertures, dans leur nouvelle demeure. C'était la plus jolie et la plus pittoresque des trois maisons.

Quand tout fut transporté sur la colline, le dernier propriétaire, qui avait été grand collectionneur de statues, vint voir l'installation finale. Il fut particulièrement amusé d'apercevoir sur la pelouse, à la place d'un grec célèbre, la statue du jeune Saint Stanislas, le patron des Novices. La Mère Butler décida de dédier le nouveau et — souhaitons-le

— définitif Noviciat en l'honneur du Patron de l'église universelle, Saint Joseph, qui avait toujours été son puissant protecteur.

*
* *

Maintenant que Marymount était devenue un si grand domaine, la Mère Butler trouva qu'il y avait immédiatement besoin d'un bon intendant. Plusieurs hommes désiraient cette place mais aucun ne lui convenait. Et un jour elle croisa James Coady; cette rencontre était vraiment une réponse à ses prières, car précisément elle terminait une neuvaine à cette intention. Elle lui demanda ce qu'il faisait actuellement, il lui répondit que bien qu'athlète par profession, il pouvait aussi bien être fermier, plombier, charpentier, mécanicien suivant les circonstances.

Aussi la Mère Butler l'engagea et ne regretta jamais son choix. Il soignait tout dans la maison et plus encore dans le jardin qui grâce à lui brillait des « fleurs de la Mère Butler », œillets, roses et ageratum bleus. Et sa prodigieuse mémoire lui fit savoir le nom de chaque élève, et leur pays, et leur famille, et leurs études, et tout cela était très précieux. Le Coady de la Mère Butler devint vraiment une de ses dépendances tout autant qu'une de ses Religieuses, et à lui seul, aussi adroit que toute une brigade d'hommes.

XXXI

Dès le début de la première guerre mondiale, les nombreuses élèves de Marymount s'efforcèrent de toutes manières d'apporter leurs services aux Alliés.

De France, le Père Jousse écrivit à la Mère Butler : « Le Curé dit à ses paroissiens combien les petites Américaines aident leurs sœurs de l'autre côté de la mer, et le nom de Marymount, prononcé à la française, s'incline devant le Cœur de Jésus et de Marie plus gracieusement que les plus jolies roses de votre jardin ».

Le nom de Marymount était encore prononcé à la française quand, cinq ans après, la Mère Butler et la Mère Gérard achetèrent une propriété à Paris et ouvrirent le Marymount de Neuilly.

C'est au printemps 1923 que la Mère Butler et la Mère Gérard arrivèrent à Paris pour y chercher le local qui permettrait de fonder la nouvelle institution.

Le premier jour de leur arrivée s'ouvrit par une visite à la Basilique du Sacré-Cœur de Jésus. Puis les recherches commencèrent, sans aucun succès. Le soir les deux religieuses terminèrent cette épuisante journée par une station

au sanctuaire vénéré de Notre-Dame des Victoires, si fécond en grâces. Il faudrait bien que Notre-Dame des Victoires les aide à remporter la victoire : mais pendant plusieurs jours, leurs efforts furent vains. Dès qu'un projet se présentait, il s'avérait impossible; on s'empressait vers un autre, qui s'effondrait également si bien que la Mère Butler, lasse de tant d'efforts dit qu'elle allait remettre cette affaire entre les mains du bon Saint Antoine, pour qu'il se charge de leur trouver cette demeure introuvable.

Le Père Jousse et le Père Piolet aidèrent de leur mieux la Mère Butler et la Mère Gérard. Mais tous deux, et même Saint Antoine, semblaient devoir rester impuissants.

Pourtant la Mère Butler ne renonçait pas, et soudain voici qu'elle trouva la possibilité d'acquérir une superbe villa à Neuilly, non loin du célèbre hôpital américain, dans ce ravissant quartier qui, avec ces grandes allées de marronniers ou de platanes et les jardins boisés de chaque maison, semble plus un parc qu'une ville.

Elégante et gracieuse la maison moderne, mais de style Louis XV, déroule son perron vers le jardin et ouvre ses larges baies sur les grands arbres avoisinants.

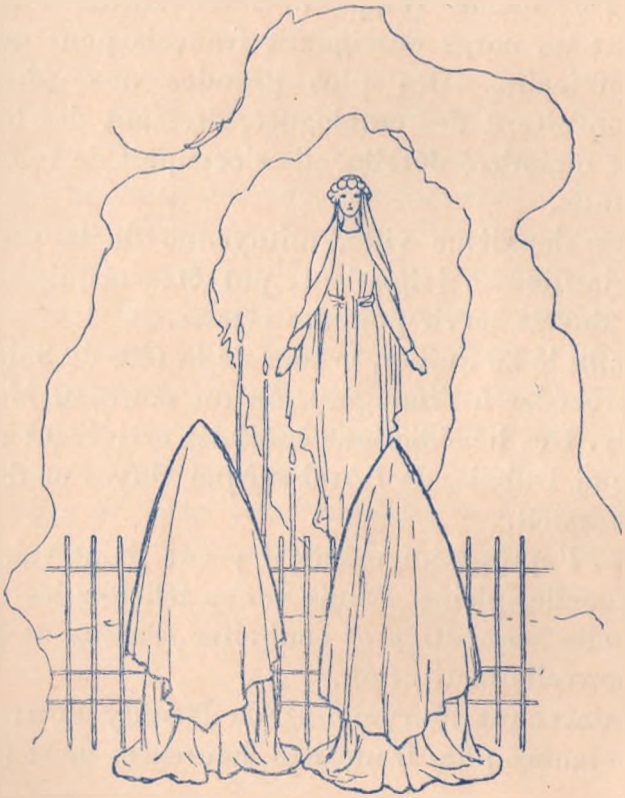
Tandis que les hommes d'affaires s'occupaient des préliminaires de l'acquisition, la Mère Générale et la Mère Gérard avec d'autres religieuses partirent en pèlerinage à Lourdes.

Là, elles rencontrèrent deux autres pèlerinages, l'un venant d'Angleterre et l'autre d'Amiens.

Ce lieu béni où la Foi et l'Espérance jaillissent avec

une intensité qui ne se rencontre nulle part aussi vive, les combla de bonheur et d'admiration.

La Mère Butler regardait les larmes aux yeux ces processions majestueuses qui se déroulaient en grande pompe sur la colline sacrée. Les cierges, les fleurs, les ornements d'or et plus encore les chants brûlants d'enthousiasme qui s'élèvent de cette foule, témoignent magnifiquement de la Foi si fervente qui emplit le cœur des fidèles.



Et au pied de la Vierge dans la grotte où Elle a daigné apparaître naguère à la petite Bernadette, la Mère Butler rendait grâce, et se réjouissait à l'idée de pouvoir créer un nouveau Marymount sur la terre de France!

Dès leur retour la Mère Butler et la Mère Gérard s'occupèrent activement de l'organisation de la nouvelle institution. On chercha un chapelain et on fit venir des religieuses pour former cette nouvelle communauté de Neuilly. En même temps la Mère Butler s'occupa de réunir tout un corps enseignant français pour cette école franco-américaine. Des plus grandes aux plus petites choses, consultant des catalogues, dressant des listes, songeant aux moindres détails, elle s'occupait de tout, suivant son habitude.

Une deuxième villa, mitoyenne de la première et dont les jardins se joignaient, put être acquise en même temps et devait servir pour les classes.

Enfin le 26 Juillet, le jour de la fête de Sainte Anne, on put procéder à l'inauguration du nouveau Marymount de Neuilly. Des bénédictions spéciales arrivèrent de la part du Cardinal Dubois, de l'Archevêque Hayes et de l'Archevêque Cantwell.

Dès l'après-midi même il y eut Salut solennel à la petite chapelle, pleine d'amis venus féliciter les religieuses de leur belle acquisition et souhaiter réussite et prospérité à cette nouvelle institution.

Maintenant Marymount de Neuilly abrite tout un essaim de jeunes filles françaises, heureuses de se rencontrer

là avec leurs sœurs anglo-saxonnes et de partager avec elles, la culture française, et la merveilleuse formation spirituelle qui leur est donnée par les Religieuses du Sacré-Cœur de Marie, fidèles à l'enseignement de la Mère Butler, dont l'âme n'a pas cessé de veiller du haut du ciel sur tous ses enfants.

Aussi chaque jeune fille tient-elle à l'honneur d'être inscrite le plus souvent possible dans « The Mother Butler honour roll » et rivalise-t-elle d'efforts pour mériter cette distinction.

Puis d'autres nouvelles fondations s'ouvrirent à Los Angeles, en Californie, puis à New-York, 5e Avenue. Quand la Mère Butler ouvrit cette dernière résidence, le Père Rourke lui conta une curieuse histoire :

Etant un jour appelé dans cette demeure auprès d'un enfant très malade, il lui administra l'Extrême-Onction et resta auprès du petit mourant jusqu'à la fin.

En le reconduisant la mère de l'enfant lui dit que les dernières paroles que sa petite fille avait prononcées distinctement étaient : « Un jour il y aura des religieuses ici, elles auront cette maison ».

Etrange et bien jolie histoire, étrange prédiction, qui maintenant se réalisait par l'acquisition de la Mère Butler !

XXXII

La parfaite petite Johanna de Ballynunnery était maintenant la bien aimée Mère Butler dont le cœur se répandait jusqu'au bout du monde, sur chacun des enfants du Christ et de la Sainte Vierge. Elle était vraiment un « voyageur de Dieu », partout elle transportait l'esprit du Christ. Son amour pour Lui rendait toutes choses aisées, son espoir en Lui aplanissait toutes les difficultés. Elle lui avait confié à jamais le sort de Marymount, et de toutes ces Institutions à l'étranger.

Le cercle des amis de Johanna était maintenant illimité, nul n'était trop riche ou trop pauvre, trop fier ou trop humble pour en faire partie. Parmi « les enfants de la Mère Butler » on pouvait compter des évêques et des ouvriers, des parents et des élèves, des professeurs ou des indigents, des chrétiens et des non chrétiens.

Tous étaient ses enfants parce qu'ils étaient les enfants de Dieu. Si chacun appartenait à la Mère Butler, la Mère Butler, bien plus encore, appartenait à chacun. Jamais elle n'était fatiguée de donner : pensées, paroles, actions, bienfaits; jamais elle ne se trouvait trop pauvre

pour donner, et si elle n'avait rien eu, elle aurait toujours trouvé un mot d'encouragement, une fervente prière, une minute de son temps. Elle donnait beaucoup de son temps, elle donnait beaucoup d'elle-même et rien, ni personne ne lui paraissait indigne de son dévouement. Petit ou grand, chaque être, chaque chose appartient à Dieu...

*
* *

Après avoir été durant vingt ans Supérieure Générale des Religieuses du Sacré-Cœur de Marie, la Mère Sainte Constance était morte, aimée de tous autant pour la noblesse de sa religion que pour sa charmante personnalité. Ce fut une grande perte pour la Mère Butler dont elle avait suivi avec grand intérêt les efforts en Amérique et qu'elle avait soutenue dans les difficultés du développement de la Congrégation.

Deux mois après, le 21 Août 1926, il y eut une réunion du Chapitre Général à Béziers, où devaient se rencontrer les représentants de toutes les Communautés d'Europe, d'Amérique, des Iles Britanniques.

Dans les jours qui précédèrent son départ, la Mère Butler nota avec un soin extraordinaire, toutes choses, grandes et petites, qui devaient être faites en son absence. Rien ne devait être négligé, pas plus le soin des fleurs que les directions pour les Retraites ou les Etudes. Elle pensait à tout, ne sachant pas ce que durerait son absence.

Le matin du départ arriva. Toutes les religieuses s'étaient réunies autour de leur Révérende Mère pour recevoir son dernier regard. Juste comme elle allait monter en voiture, elle se retourna vers la Maîtresse de musique et lui donna ses dernières recommandations : veillez à bien faire sortir la voix... à prononcer chaque lettre... » Ce furent ces derniers mots, et ils concernaient une petite chose. Mais tout l'esprit de Marymount était bâti sur de petites choses; les ordinaires petites choses devaient être faites extraordinairement bien, donc amoureusement, pour l'amour de Dieu !

*
* *

Le Père Treacy venait souvent faire des visites à Marymount et des conférences. C'était toujours avec grand plaisir qu'il quittait New-York pour venir respirer le bon air frais de Tarrytown et se réjouir de l'aimable accueil qui lui était fait.

Ce jour-là, quand le taxi l'eut laissé devant la porte, il sonna la grosse cloche comme d'habitude, une fois, deux fois, l'ombre du cerisier du Japon remuait sur son front, le silence de la campagne l'entourait. Etonné il resonna. Une sœur ouvrit enfin la porte, puis disparut. Il entra dans le corridor et entrevit une religieuse qui pleurait, il se dirigea vers la chapelle et en croisa une autre, qui pleurait aussi. Quand il en rencontra une troisième, toujours en larmes, il s'informa alors quel terrible malheur avait bien pu arriver?

— Nous avons perdu notre Révérende Mère! lui répondit la Religieuse à travers ses larmes.

Le Père Treacy ne pouvait en croire ses oreilles! « Mais elle était très bien quand je l'ai vue! » Alors la Religieuse sourit et ajouta : « Non, je veux dire seulement que nous l'avons perdue parce qu'elle vient d'être nommée : Supérieure Générale! »

XXXIII

La lettre de Béziers était claire : Dieu la prête aux autres pour qu'ils partagent notre bonheur.

Cela était vrai, et dans cette pensée de partager leur Mère avec le monde entier, ses enfants d'Amérique trouvaient une consolation à leur perte et commençaient à former des plans pour le retour de leur bien aimée Mère Générale.

Quand le steamer « Majestic » aborda à New-York le 26 Octobre, la Mère Générale trouva beaucoup de figures familières dans la foule. Alors elle comprit, avec un choc de cœur que c'était une réception pour elle. L'évêque Dunn était venu représenter la Cardinal Hayes. Des membres du Clergé et des amis de Marymount étaient rassemblés en l'honneur de la Mère Butler, première supérieure d'Amérique, élue Supérieure Générale pour la Congrégation internationale.

Avant qu'elle ait pu réaliser ce qui se passait, la Mère Butler se trouva en route pour Tarrytown. Peut-être quarante voitures suivaient la sienne décorées des bannières de Marymount et de drapeaux américains. La police les

escortait et tout cela semblait à peine réel. En approchant de Marymount, la Mère Butler vit des groupes d'étudiantes en robe d'Académie, qui bordaient la route et chantaient en son honneur.

La Mère Butler entra par la grande porte et se dirigea vers la Chapelle où elle fut reçue par le Cardinal Hayes, lui-même. On entonna le Magnificat tandis qu'elle prenait place dans la haute stalle préparée pour elle.

Quand la fête fut achevée, le dernier hôte parti, les étudiantes s'installèrent tranquillement et la paix et le contentement régnèrent. La Mère Butler regarda les visages souriants de chacune de ses filles, qui faisaient cercle autour d'elle et, d'une voix tranquille, leur demanda : Et comment sont tous mes enfants, maintenant que les embarras sont finis?

Immédiatement ce fut comme au bon vieux temps, leur Mère Générale était juste leur « Mère » et les Religieuses étaient encore ses enfants.

Quelques jours plus tard, en reparlant de cette belle fête quelqu'un fit remarquer que le seul accroc avait été le court-circuit qui avait enflammé l'autel de Saint Joseph, sans cependant empêcher les étudiantes de regagner tranquillement leur place.

Une Religieuse ajouta en riant :

« Mais nous ne devons nous en souvenir que comme d'une tache brillante ».

Les yeux bleus de la Mère Générale brillèrent : « Vous voyez, dit-elle, même Saint Joseph ne peut pas résis-

ter à tous ses embarras. C'était un homme simple, et c'est un simple saint. Il a fait voir qu'il n'aimait pas toutes ces cérémonies ».

— Oh Mère, dirent en chœur les Religieuses avec un prétendu désappointement, pensez-vous ainsi !

La Mère Générale secoua la tête et sourit :

— Je ne peux pas penser qu'on a fait trop d'embarras maintenant que je sais que mes enfants ont pris plaisir à tout cela.

*
* *

En Mars 1930 la Mère Butler faisait tranquillement ses préparatifs pour partir en France. Habituellement, elle attendait que la distribution des prix des Collèges et Académies soit finie, mais cette année elle avait une raison spéciale de changer ses plans. Avril amènerait les Noces d'or de la Mère Butler qui, il y avait si longtemps, avait quitté l'Irlande et Johanna Butler, pour s'en aller à travers le monde et devenir Mère Générale.

Johanna n'avait rien laissé quand elle avait quitté l'Irlande : un pays, et un coin particulier dans ce pays, nommé : « foyer ». Oui, mais l'idéal et l'amour de ce foyer, la famille même à qui il appartenait, ces choses elle les avait emportées avec elle dans la plus chaude place du Sacré-Cœur de Marie. Cinquante ans s'étaient écoulés trop vite. Madame Marie Joseph avait pris la place de Johanna avec peut-être un peu d'incertitude au début, mais bientôt

la novice et plus tard la jeune religieuse avait placé sa confiance en Celui qui est la source de grâces, de sagesse et de vérité.

Ainsi une simple religieuse qui avait placé sa vie dans la vie du Christ, pouvait regarder en arrière tant d'heureuses années passées à son service.

*
* *

C'était pour échapper aux préparatifs des cérémonies qui auraient lieu à Marymount, qu'elle et la Mère Brendan quittèrent l'Amérique à temps pour faire leur retraite à la Maison-Mère.

La Mère Générale avait décidé que leur arrivée serait une surprise « ainsi on ne pourra faire aucun embarras, ni chichis pour moi » disait-elle gaiement.

La surprise de la Sœur fut en effet évidente quand elle leur ouvrit la porte. Elle resta un bon moment immobile et muette, puis réalisant qui étaient ces hôtes, elle se précipita pour sonner la grosse cloche, annonçant et criant avec émotion : « Notre Révérende Mère ! Notre Révérende Mère ! »

Mais bientôt la Révérende Mère s'aperçut que la farce qu'elle avait cru jouer aux autres, ne lui épargnerait rien à elle-même.

La préparation des fêtes pour ses noces d'or étaient déjà commencée, aussi écrivit-elle à Marymount : « Dieu m'aide, c'est tout ce que je peux dire ! Ce sera peut-être

pire que si l'Evêque Dunn avait tout en main et me conduise au milieu du chœur entre les Jésuites et les Pères Carmes ! C'est réellement terrible et le bon Saint Joseph en sera sûrement complètement réduit en cendres le 22 Avril » !

Lettres et télégrammes arrivaient déjà à Béziers ; compliments des Cardinaux et des étudiants, bénédiction spéciale du Saint Père, lettres des Butler, expressions d'amour et de dévouement des amis jeunes et vieux.

Enfin le grand jour arriva. Il y eut la Messe et Monseigneur Mignen prêcha le sermon. La Mère Butler assise à sa place, alerte et droite, endurait un cruel mal de dents et commençait à se demander lequel était le plus dur à supporter : la douleur de ses dents ou les louanges que l'Evêque lui assénait !

A dire vrai la Mère Butler était profondément touchée des paroles de l'Evêque dites sincèrement, d'un si bon cœur plein de joie et d'affection ! Combien tous étaient bons pour elle ! Combien elle devait remercier Dieu de tout cela !

Le soir elle écrivit une longue lettre à Marymount au sujet « des chichis et embarras ». Le seul souhait qu'elle y formait était un grand souhait : « Pouvoir offrir encore beaucoup plus d'années au Service du Seigneur ».

Et tandis qu'elle écrivait cela elle se souvenait de ces mots, qu'il y avait si longtemps, le Père Cody avait été le premier à prononcer :

« Un jour vous aiderez les autres à gagner le Ciel. Notre-Dame vous montrera le chemin pour conduire beaucoup, beaucoup d'âmes à son fils.

XXXIV

A Tarrytown, entre les hauts pavillons, le trône était déjà érigé. Tom et Dick travaillaient activement pour finir d'arranger de blancs arceaux entre les bancs où les grandes élèves seraient assises. Ici et là sur les vertes pelouses les jeunes filles habillées dans leur robe de couleurs variées arrangeaient des pots de marguerites autour de la fontaine argentée, installaient des bancs sous les arbres dans l'espace libre entre les cordes qui demain seraient recouvertes de guirlandes des fleurs du printemps.

Quelques étudiantes étaient arrêtées avec la Directrice des Etudes sous le porche. Elles aperçurent trois religieuses venant par la porte en face. L'une d'elles chuchota « C'est la Mère Générale, pouvons-nous aller vers elle »? Et sans attendre la réponse, le groupe entier, grimpa le perron.

— Oh ma Mère! C'est si merveilleux de vous voir, de vous voir venir surveiller notre répétition!

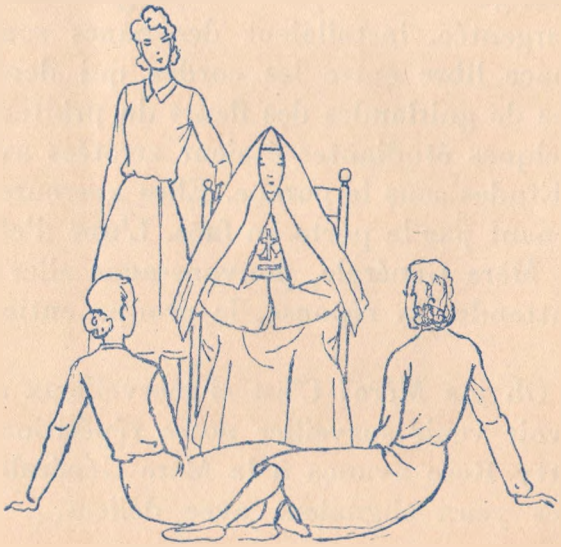
Betty Rose avança à la Mère Générale un fauteuil d'osier, ses yeux clignaient avec délices.

La Mère Générale sourit en regardant tous ces jeunes visages.

— Mes enfants, dit-elle, asseyons-nous ici et laissez-moi vous regarder toutes. Vous avez encore l'air de petites écolières avec vos nattes et vos rubans, mais réellement vous êtes tout à fait devenues de jeunes dames du monde, je suppose?

— Oh oui, Mère, répondirent-elles emphatiquement.

— Bien, nous aurons besoin de jeunes dames du monde un jour avec un haut idéal et un grand amour de Dieu! Vous ne voudrez jamais nous décevoir, je le sais. Vous voudrez transporter Dieu jusqu'aux confins de la terre, de votre école et de votre maison jusqu'aux maisons et aux cœurs des autres.



Elle serra le bout des doigts de Betty Rose.

— Et qu'avez-vous à dire de vous-même, jeune dame?

— Pas grand-chose de plus, ma Mère, dit-elle, en glissant à ses genoux, excepté qu'il vous plaise de prier pour qu'il fasse un temps splendide pour la fête du Jour de Mai demain. Nous avons tant prié pour cela!

La Mère Générale regarda le ciel bleu mais avant qu'elle n'eut répondu une autre religieuse dit : « Puis-je entendre une étudiante dire qu'elle va prier pour le temps! Chères enfants il y a tant de choses plus importantes, prier pour... vos familles, la condition du monde aujourd'hui ».

Il y eut un moment de silence, alors la Mère Générale dit tranquillement :

« Mais demain, le temps est important et Dieu aime que nous Lui demandions toutes choses, sans souci qu'elles semblent petites et même futiles à chacun. Ainsi, nous allons toutes aller à la chapelle maintenant pour demander à Dieu de nous donner demain un splendide jour de Mai »!

*
* *

— Pouvons-nous allez chez la Mère Générale avant le souper s'il vous plaît, Mère Maîtresse?

La grande Novice tordait le coin de son voile blanc.

— J'ai peur qu'elle ne soit trop fatiguée pour nous

voir toutes ce soir ? répondit la Mère Baptiste. « Peut-être les trois plus jeunes pourraient y aller seules ».

La Novice eut l'air très désappointée, mais rapidement elle pensa combien les Postulantes seraient heureuses de voir seules la Mère Générale.

« N'oubliez pas de transmettre notre affection à la Mère Générale et dites-lui que nous viendrons la prochaine fois, en fait demain? et sa voix était pleine d'espoir.

« En fait demain » promit la Mère Baptiste tout en commençant de cueillir des fleurs.

— Mon enfant, votre voile a une tache jaune, le pollen des fleurs l'a touché. Voyez combien la moindre chose est visible sur cette blancheur. Maintenant comprenez-vous quand je dis que la plus petite chose a de l'importance pour la « perfection » d'une Novice? ... la façon dont vous parlez... la façon dont vous marchez... dont vous remuez la tête dans la chapelle.

La Mère Baptiste examina d'un air sérieux le gros bouquet de lis, puis sourit en arrangeant leurs corolles. « Allez maintenant, dit-elle, des jardins du Seigneur dans les bras de Notre Mère. Et ne restez pas trop longtemps ».

Les trois postulantes gravirent timidement l'escalier de la Communauté.

La pièce que la Mère Générale habitait maintenant était celle où avait été dite la première messe de Marymount. Doux souvenir pour elle qu'avait une si grande dévotion pour la Sainte Messe que, même malade, elle n'aurait jamais manqué la visite matinale du Seigneur!

Ces derniers mois, sa dévotion et son intérêt pour l'Institution semblaient plus grands encore qu'avant, mais chacun à Marymount réalisait que ses forces diminuaient.

Elle-même avait dit à la Mère Baptiste : « Priez toutes pour mon retour à la santé, vous, et mes plus jeunes Novices ».

En entendant frapper, la Mère Générale eut un sourire chaud et aimant. « Mes trois plus jeunes, dit-elle en posant son crayon. Asseyez-vous ici mes enfants et dites-moi d'où viennent ces belles fleurs? »

Puis elle leur raconta l'histoire de la fondation de Marymount, ensuite elle parla des persécutions de l'Eglise dans d'autres pays.

« Et je crois, mes enfants, qu'un jour il y aura de plus grandes persécutions encore. Combien de vous ne craindront pas de mourir pour le Christ »?

Trois mains se levèrent en l'air et la Mère Générale sourit : « Très bien, mes petits martyrs, mais il faut d'abord vous préparer en vivant votre vocation. Souvenez-vous que les soldats ne vont jamais au combat sans avoir appris la tactique de la guerre.

Elle les regarda tendrement à tour de rôle et ajouta : « en vérité le martyr du corps est parfois plus aisé que celui du cœur et de l'esprit ».

XXXV

La simplicité et la gaieté de la Mère Générale éclataient à chaque occasion.

Que ce soit à Tarrytown où la Mère Générale s'entretenait si simplement, si familièrement avec un grand docteur qui voulait y placer sa fille, que celui-ci, la prenait tout simplement pour la Sœur portière, prolongeait la conversation séduit par son intelligence et son esprit, sans se douter de son haut grade.

Que ce soit à Rome, quand elle séjournait à « Maria monte », leur Maison dans la Ville éternelle et que le jardinier s'étant malencontreusement englouti dans les Catacombes, la Mère Générale trouvait moyen de lui donner un pourboire de consolation, « comme un présent venant des catacombes ». Partout et en toutes circonstances, son humeur enjouée et souriante lui conquérait tous les cœurs et chacun était sous le charme, les plus humbles comme les plus savants, les plus modestes comme les plus célèbres et les plus grands et jusqu'à N. S. Père le Pape !

Bien des fois la Mère Butler avait fait le plan de

demander certaines choses au Saint Père ; mais le plus important serait à propos d'un nouveau Cardinal Protecteur.

Le Saint Père lui-même — comme Cardinal Pacelli — avait été le Cardinal protecteur de l'Institut du Sacré-Cœur de Marie et le plus grand espoir de la Mère Butler serait que, peut-être, il voulût bien continuer de même...

L'audience était fixée à onze heures du matin et ce jour-là, la Mère Générale était clouée au lit. Le cœur brisé elle dit à ses filles : « Mes chères enfants, vous irez sans moi puisque je ne peux pas bouger » !

Les Religieuses savaient que pour dire cela il fallait qu'elle fut absolument hors d'état de faire autrement.

Elles assiégèrent alors le Ciel de prières pour son rétablissement et voici qu'un peu avant midi, la Mère Butler se sentit assez bien pour se rendre à l'audience du Pape Pie XII.

Le Saint Père accueillit la Mère Butler et la Mère Gérard avec un sourire paternel et quand elles eurent baisé son anneau et se furent assises, Sa Sainteté leur posa plusieurs questions au sujet des différentes maisons de l'Institut et apprécia hautement le travail qu'avaient fait les Religieuses pour l'Eglise, aux Etats-Unis.

La Mère Butler hésita une minute et puis elle lui dit qu'elle avait une grande faveur à lui demander :

« Si votre Sainteté voulait faire l'honneur aux Religieuses du Sacré-Cœur de Marie de continuer à être leur Protecteur ? »

— Si vous voulez, répondit-il, ma charge est très

lourde et quelquefois écrasante. J'ai grand besoin de prières pour m'aider.

La Mère Butler l'assura alors des prières continuelles de tous ses enfants pour lui.

Quelque temps après, des Supérieures entrant dans la salle des audiences privées, trouvèrent le Saint Père arrêté près de son pupitre avec la Mère Butler et la Mère Gérard à ses côtés. Chacune à son tour reçut sa bénédiction. Il rappela à la Mère Sainte Claire sa visite de l'année précédente, discuta art avec la Mère Stanislas, et parla à la Mère Xavier des maisons dont elle s'occupait au Portugal.

De son pupitre il tira dix petites boîtes blanches contenant dix croix papales et dix rosaires blancs. Enfin son bien-aimé Pape donna à la Mère Butler une bénédiction spéciale pour elle-même, une pour l'Institut et une pour chacun des membres à travers le monde.

Pendant un instant les brillants yeux bleus de la Mère Butler semblèrent regarder au loin. En pensée elle rassemblait ensemble tous ses enfants dispersés à travers le monde, les réunissait tous aux pieds du Saint Père, leur protecteur, afin que sa bénédiction descendît en chacun de ses chers enfants en particulier, partout où ils se trouvent.

XXXVI

C'ÉTAIT mardi encore à Marymount, mardi signifiait Salut dans la « Butler Memorial Chapel » où religieuses et élèves toutes réunies chantaient les louanges de Dieu et écoutaient le sermon de l'aumônier

Le mardi était donc particulièrement honoré, mais, à partir du mardi 23 avril 1940, les mardis furent désormais à jamais fervents, glorieux et sanctifiés puisque ce fut là le jour où Dieu rappela à Lui la Révérende Mère Butler !

Tout le long de la semaine l'air avait été chargé de miracles. La Mère Générale allait mieux. Les religieuses avaient l'air pleines d'espoir et les élèves commençaient des prières d'action de grâces. Une grande faveur semblait avoir été obtenue et bientôt tous pourraient revoir le visage de leur bien-aimée Mère de Marymount.

La gaieté habituelle régnait quand résonna le téléphone : « La Mère Générale vient juste de nous quitter » ! Les mots dans l'appareil étaient clairs et simples qui apportaient aux enfants de la Mère Butler la glorieuse et triste nouvelle !

En bas de la colline, cela était arrivé avec la calme sérénité des choses éternelles !

Il y avait eu 60 ans la veille que la Mère Butler avait prononcé ses vœux de religion, mais elle était trop malade pour que ce glorieux anniversaire put être célébré.

A 3 heures de l'après-midi, la Mère Générale avait encore parlé tranquillement à ceux qui étaient près de son lit et demanda que ses filles prient pour elle. Puis doucement ses forces déclinèrent et en pleine connaissance la Mère Butler mourut, comme elle avait vécu, courageusement, gaiement et saintement en murmurant : « Jésus ! Marie ! Joseph ! »

... Et dans les oreilles de ses enfants du Sacré-Cœur de Marie, sonnent encore ses mots d'encouragement. Il leur semble qu'elle assiste toujours à leurs jeux ou que du haut de son balcon elle les suit de son regard tendre et bienveillant, aussi est-ce d'un cœur fervent que tous répètent chaque jour cette prière :

Cœur-Sacré de Jésus-Christ
daignez nous révéler
Votre Amour
pour notre bien-aimée
Mère Joseph Butler
et nous montrer qu'elle est digne
d'être vénérée sur vos autels

FIN

G. BUDY, IMPRIMEUR
102, RUE DE CHARONNE
— PARIS-XI^e —